

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.  
FEVRIER 1756.



NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

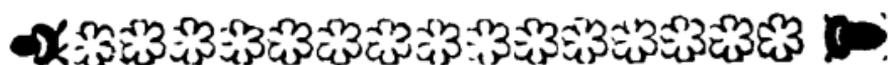
— — — — —  
M D C C L V I





# JOURNAL HELVETIQUE,

FEVRIER 1756.



## DISCOURS

*Sur le JUGEMENT de SALOMON.*

I. Rois III. 16. 28.

**O**N a raison de recomander la lecture de l'Ecriture Ste. Outre les Instructions importantes qu'elle renferme, on y trouve encore des Histoires fort attachantes. On cite ordinairement pour exemple, celle du Patriarche *Joseph*, qui est remplie d'Evénemens fort intéressans. La conduite de la Providence y paroît d'une manière bien sensible. Mais la circonstance qui frappe le plus, dans la Vie de ce Patriarche, c'est quand il est reconu par ses Frères. Rien n'est plus touchant que cette reconnoissance. Les mouvemens qu'ils sentirent les uns & les autres s'excitent en partie dans ceux qui les lisent. Il y'a, dans les Livres Sacrés, diverses autres Histoires, qui

réveillent des sentimens propres à atacher le Lecteur. Dans le Jugement de *Salomon*, on voit une Mère chez qui la tendresse maternelle agit d'une manière qui doit nous atendrir, pour peu que nous aïons de sentiment. Ce morceau d'Histoire, quoi qu'il ne regarde que des perſones d'une condition assez vile, ne laiſſe pas de mériter nôtre atention & nos réflexions.

*Salomon* n'avoit que dix huit Ans, lors qu'il comença à régner. Il fit paroître de bonne heure d'excellentes diſpoſitions. Il ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de rendre ſon Peuple heureux ſous ſon Règne. Il demanda à Dieu la *Sageſſe*; c'eſt à dire les Lumières néceſſaires, pour bien gouverner. Sa Prière fut éxaucée, & le Ciel lui ménagea bien tôt une ocaſion de faire paroître le diſcernement & le fond de Juſtice, qui le mit au deſſus des autres Souverains. Il eſt vrai que la matière d'un des premiers Jugemens qu'il rendit, ne regardoit ni des Intérêts politiques, ni le Gouvernement général du Roiaume; mais il ne laiſſe pas de nous bien faire conoitre la grande pénétration d'Esprit du jeune Prince: C'eſt par cet endroit, que ce Jugement eſt devenu célèbre dans l'Histoire. Voici le Fait.

Deux Femmes, d'une réputation aſſez décriée, eurent enſemble une vive conteſtation.

Quelques Interprètes , à la faveur d'une petite équivoque de la Langue Sainte , croient qu'on peut les regarder, non come des Femmes dérèglées, mais simplement come faisant le métier de loger des Etrangers. Quoiqu'il en soit de leur genre de vie , ces deux Femmes vinrent au Palais du Roi , & aiant obtenu Audience , elles lui demandèrent justice l'une & l'autre. Elles demeuroient dans une même Maison , & elles avoient acouché chacune d'un Fils , dont le dernier étoit venu au Monde trois jours après l'autre. L'une acousoit sa Compagne d'avoir étouffé son Enfant en dormant , l'aïant couché dans son Lit auprès d'elle , & de l'avoir mis secrettement à la place du sien , qui étoit plein de vie & qu'elle lui avoit enlevé, en profitant du tems qu'elle dormoit profondément ; qu'à son réveil elle avoit reconu fort distinctement, que l'Enfant mort qu'elle avoit trouvé à ses côtés , n'étoit point le sien , & que son véritable Fils étoit plein de vie dans le Lit de sa Compagne. Elle voulut le reprendre , mais l'autre s'y opposa de toutes ses forces , & refusa absolument de le rendre.

Voilà la Cause que l'on vient porter aux piez du jeune Souverain. Châcune soutenoit son droit avec chaleur. Les raisons les plus plausibles furent employées de part & d'autre. Des larmes feintes ou véritables apuioient

ces raisons, assez spécieuses d'ailleurs. Tous les Spectateurs étoient dans l'attente de ce que le Roi aloit prononcer. On ne doutoit point que l'obscurité de la Cause, jointe à l'obscurité des Parties contestantes, n'engageât ce Prince à les renvoyer. Mais la difficulté de la chose réveilla au contraire son attention. Il comprit bien que ce n'étoit pas aux paroles, ni même aux pleurs, qu'il falloit s'en rapporter pour découvrir la vérité. Il jugea, qu'il valoit mieux effaier de faire agir des sentimens de la Nature, que l'art ne pût ni dissimuler ni contrefaire.

Ce Sage Prince fit donc conoitre, que les raisons que chacune de ces Femmes aléguoit pour avoir l'Enfant qui restoit en vie, lui paroissoient également fortes; que dans l'impossibilité de découvrir à laquelle il apartenoit légitimement, il ne restoit d'autre parti à prendre, que celui de le partager entr'elles.

Dans cette vûe, il fait apporter une Epée, & aiant apelé un de ses Officiers ou un de ses Gardes, il lui ordona de couper en deux cet Enfant, qui étoit vivant, avec ordre d'en donner la moitié à chacune des deux Femmes, qui le disputoient. *Joseph* dit, que cet Ordre choqua beaucoup les Assistans. Ils y trouvoient quelque chose de puérile, & sur tout de barbare; mais c'étoit pour ne point comettre d'injustice, qu'il voulut bien passer pendant quelques momens pour cruel. Voïons en

particulier l'impression que fit sur la véritable Mère, ce comandement de partager l'Enfant. *Ab ! Seigneur*, s'écria-t-elle, *qu'on ne tîe point ce pauvre Enfant. Je consens plutôt qu'on le donne vivant à ma Rivale.* C'est là un de ces mouvemens, de ces transports, que la dissimulation ne peut pas imiter.

On ne sauroit voir le trouble de cette tendre Mère, sans en être touché. Il rapelle en quelque manière, quoi qu'en petit, la touchante Scène rapportée dans la *Genèse*, du Patriarche *Joseph* reconu par ses Frères. Dans l'une & dans l'autre de ces Histoires, la Nature parle d'une manière à atacher fortement les Lecteurs. La proposition qui fait frémir d'horreur la véritable Mère, forme une situation, qui rend la narration des plus intéressantes.

La fausse Mère, au contraire, par une maligne jalousie, & par le plaisir de voir que sa Rivale perdit aussi son Enfant, come elle avoit perdu le sien, aquiesça à l'Ordre du Roi, & témoigna qu'elle le trouvoit tout à fait juste.

*Salomon*, reconnoissant par cette différence de sentimens la véritable Mère, prononça la Sentence en faveur de la première. Voilà comment ce sage Prince, au défaut de Témoins, fut faire parler la Nature, pour dévoiler la Vérité. On admira la pénétration

qu'il fit paroître dans une affaire auffi obscure, & il y eût là deffus une aclamation générale dans l'Affemblée. On en conçût d'heureufes efpérances pour la fuite de fon Règne, & l'on bénit Dieu, d'avoir donné à *Israël* un Roi en qui il avoit mis tant de Sageffe.

La fagacité d'Efprit que ce jeune Prince fit paroître dans cette ocafion, ne fauroit être affez admirée. Il donne un Ordre qui choque tout le monde, par la barbarie qu'il femble renfermer, mais cet Ordre donne le dénouement de la difficulté. Dans le tems qu'il fait un Comandement, qui femble blesfer la Nature, il trouve le fecret de l'interroger elle même & d'en tirer une réponfe très fatisfaisante. C'est la Nature qui décide la Queftion. On eût dit que ce Prince pénétrait les penfées les plus fecrettes de ces deux Femmes. C'est là véritablement pofféder le trésor de la Sageffe.

Après avoir admiré l'habileté du Prince dans cette ocafion, il peut cependant venir dans l'efprit un fcrupule, qu'il faut effaier de lever. On peut demander, s'il n'y a pas dans l'expédient qu'il emploïa, un artifice, un stratagème qui ne femble pas s'acorder avec la dignité d'un Souverain.

Mr. *Roques*, dans fon *Traité des Tribunaux de Judicature*, examine cette Queftion; fi

un Juge peut se servir de déguisement en interrogeant un Acusé. Il décide pour l'affirmative, pourvû seulement, qu'on n'aille pas jusqu'à faire de fausses promesses à l'Acusé, pour lui arracher la Vérité. Il prouve ensuite son sentiment par quelques exemples \*.

Jouis il y a quelque tems un Prédicateur, qui nous fit une Paraphrase, ou une espèce d'Homélie sur ce Jugement de *Salomon*. Il en tira diverses Moralités, dont je vai tâcher de rapeller ici quelques unes.

Outre la grande pénétration de ce Prince, il fit remarquer qu'il nous est aussi représenté dans cet endroit de l'*Histoire-Sainte*, come un Prince bon & accessible. Deux Femmes de la condition la plus vile, aiant une dispute ensemble, viennent au Roi, & l'abordent aisément pour lui porter leur affaire. Exemple à proposer aux Princes & aux Magistrats, qui doivent recevoir avec facilité & écouter patiemment tous ceux qui ont besoin de leur Ministère.

Cette Morale est fort bone, mais elle porte sur une suposition, que tout le monde n'admettra pas; c'est que ces Plaideuses vinrent directement se présenter à l'Audience du Roi, pour être jugées, & qu'elles y furent d'abord

introduites , fans aucun obstacle. Il est plus vraisemblable , que ces Femmes ne s'adressèrent pas d'abord au Souverain lui même , mais selon la coutume , aux Juges ordinaires , & que cette affaire ne fut portée au Tribunal suprême , que parce que les Juges subalternes ne purent pas venir à bout de la décider , tant elle leur parut embrouillée.

Le Prédicateur donna aussi des Leçons à des gens d'un ordre fort inférieur. En parlant de cette Femme , qui aiant couché imprudemment son Enfant dans son Lit , l'avoit étouffé par mégarde , il blama la mauvaise coutume de ces Nourrices , qui couchant leur Enfant avec elles , risquent de les suffoquer de même , par le poids de leur Corps. Ce dernier Usage est bien différent du précédent , & n'y paroît guère assorti. C'est descendre du Trône jusqu'à la Houlette. Aussi quelques Auditeurs blamèrent ce détail & le trouvèrent trop bas pour la Chaire. Mais c'est avoir une délicatesse trop poussée. Il me semble que tout ce qui va à la Conservation de l'espèce humaine est intéressant , & ne doit point être traité de minucie : Dailleurs cette Leçon naissoit fort naturellement du Sujet. Je vai présentement ajouter de mon chef quelques Remarques sur cette Histoire. Autant que je puis m'en souvenir , elles n'ont pas été faites par le Prédicateur que j'ai entendu & elles

seront mieux ici à leur place , qu'elles ne l'auroient été dans la Chaire.

L'Historien Sacré nous représente ces deux Femmes , come étant de mauvaise Vie. Cela donne lieu à une petite difficulté, qui vient naturellement dans l'esprit. Celles de ce Caractère souhaiteroient aujourd'hui de n'avoir point d'Enfans. Ce fruit de leur débauche leur fait beaucoup de peine. Si elles ont des Enfans , elles s'estiment heureuses , quand la Mort les leur enlève. Ainti le démêlé que ces deux Femmes débauchées ont ici , doit nous surprendre. Que l'une d'elles veuille conserver son Enfant , & ne pas souffrir qu'on le lui enlève , ce n'est pas proprement ce qu'il y a d'étonnant , & on peut encore en rendre raison : C'est un effet assez naturel de la tendresse maternelle , qu'on ne doit pas supposer qu'elles aient toutes dépouillées. Mais que celle que nôtre Histoire nous dit qui n'avoit plus d'Enfant , veuille dérober à l'autre celui qui lui reste & qu'elle use de tant d'artifices pour se l'approprier , c'est ce qu'on ne comprend pas.

On dit bien là dessus , que les *Juifs* , en général regardoient come un plus grand bien d'avoir des Enfans , que nous ne le regardons aujourd'hui & que la stérilité y étoit envisagée come honteuse. Mais cette opinion ou ce préjugé , dont on donne d'assez bones rai-

sons, n'est point applicable à ce cas-ci. Hors du Mariage, les Enfans ont dû toujours être un sujet d'opprobre, quoique peut-être moins chez les Anciens que de nos jours.

M. *Le Clerc*, dans son Comentaire, tâche de doner quelque raison plus particulière, que ce préjugé général de la Nation. Il conjecture que cette Femme, qui vouloit enlever l'Enfant de sa Compagne, comptoit de le vendre & d'en faire de l'Argent. Elle pouvoit encore se flater, ajoute-t-il, qu'en en prenant soin, & en l'élevant, il pourroit la secourir & l'entretenir dans la vieillesse, come un Enfant doit faire à l'égard d'une Mère. Mais il est rare que ces Créatures aient des vûes si éloignées; elles se proposent ordinairement quelque intérêt plus prochain.

Si l'on pouvoit donc comparer les mœurs anciennes à nos usages, on expliqueroit assez naturellement le desir de cette Femme d'avoir un Enfant à sa disposition. Peut être étoit ce une Concubine, & que le Père de cet Enfant fournissoit pour son entretien une petite Somme périodiquement, qui faisoit subsister le Fils & la Mère en même tems. Elle appréhendoit donc que cette pension ne cessât par la mort de son Enfant. Elle crût en devoir substituer subtilement un autre, pour ne pas tomber dans la misère. Quoi qu'il en soit, il y a là dedans quelques circonstances omises,

qui nous expliqueroient aisément ce qui nous ambarasse, mais qui ne faisoient rien au but principal de l'Histoire, je veux dire, pour nous doner une idée de la Sagesse de ce Prince.

Les Comentateurs ont cherché dans l'Histoire profane quelque trait qui ressemblât un peu au Jugement de *Salomon* & ils en ont trouvé un fort aprochant dans *Suétone*. Cet Historien raporte ce fait singulier. Une Mère défavouoit son Fils, & ce Fils demandoit en Justice qu'elle le reconut. L'un & l'autre aléguoient des raisons oposées, qui rendoient la Cause fort douteuse. Elle fut portée au Tribunal de l'Empereur *Claude*. Ne trouvant point de preuves décisives, pour prononcer là dessus, il ordonna à cette Femme d'épouser le Demandeur. Ce n'est pas qu'il eût véritablement dessein que ce Mariage se fit; il étoit tout à fait oposé aux Loix Romaines. Son but étoit de découvrir par cette feinte, les Sentimens de la Nature, qui se réveillent dans ces cas de surprise, & qui trahissent ceux qui veulent trahir la Vérité. Le Stratagème réussit. La Mère frémit à cette proposition; elle sentit une violente résistance de la Nature, & fut forcée d'avouër sa Maternité. Ces deux Exemples se ressemblent beaucoup; mais la grande jeunesse de *Salomon* doit doner quelque Supériorité au Jugement qu'il prononça.

L'Abé de *Saint Réal* a essayé de mettre au même en Parallèle un autre trait d'Histoire beau-

coup plus moderne , mais que la gravité de la Chaire ne permettroit pas à un Prédicateur d'employer, come le précédent, & qui n'y ressemble pas autant. Je vai le transcrire, ne fut ce que pour mettre une peu plus de variété dans cet Article du Journal.

Charles Quint *étant à Bruxelles , deux Femmes de la première qualité , eurent un différent pour le pas , dans une Eglise. L'Empereur , pour empêcher les querelles que cette contestation pouvoit faire naître , voulut être l'Arbitre. Après avoir écouté les raisons de part & d'autre ; qui furent exposées avec beaucoup de chaleur , cet Empereur tout grave qu'il étoit , ordona Que la plus fole des deux passa devant. Ce fut tout le contenu de son Arrêt.*

*Cette parole n'a rien de fort subtile ni de fort relevé , en aparence ; mais ce qui seroit une pure plaisanterie , dans la bouche d'un particulier pour réjouir une Compagnie , est une Censure dans la bouche d'un Empereur , dans cette occasion, & une Instruction excellente de la sottise de ces sortes de différens ; car premièrement l'Empereur suppose , que toutes les deux sont foles dans leur Ambition, & ensuite, pour faire voir le mépris qu'il fait de l'avantage qu'elles recherchent si ardemment, il ordonne que cet avantage soit acquis à la plus fole des deux.*

*Que s'il étoit permis , ajoute cet Auteur , de comparer les Productions de l'Esprit de Dieu , avec celle de l'Esprit de l'Homme , le Jugement*

*de Salomon entre deux Femmes , avec celui de Charles Quint , entre deux Femmes aussi , pourroit être mis en parallèle.*

*On peut opposer à l'expédient dont Salomon s'avisâ pour découvrir la véritable Mère de l'Enfant contesté , que quoi qu'il dut vraisemblablement réussir , il n'étoit pourtant pas entièrement certain. Il est des Femmes assez tendres naturellement , pour ne pouvoir souffrir de voir démembrer un Enfant , quoi que Fils de leur Enemie. Au contraire , il s'en est vu , qui ont fait des choses aussi cruelles que de voir mettre en pièces leur propre Enfant , plutôt que de le céder à une autre ; la haine a produit d'aussi horribles excès que celui-là. Mais pour Charles V. il étoit bien sur de terminer infailliblement le différent de ces deux Dames en le décidant comme il le fit , d'une manière qui les fit renoncer toutes deux à leur prétension , car il est aisé de juger , que ni l'une ni l'autre n'étoit plus d'envie de passer la première , après cet Arrêt.*

*Il est pourtant vrai que Charles Quint étoit en effet la Question , & que Salomon la jugea régulièrement. Aussi étoit-il du devoir de Salomon de le faire , parce que la contestation étoit naturelle , raisonnable & louable. Il est honête à une Mère de demander son Fils , ainsi la chose méritoit d'être décidée à la lettre ; au lieu que la Contestation dont Charles V. étoit Juge , étant manifestement impertinente , c'étoit éss l'autoriser , que de la décider régulièrement.*

C'auroit été reconnoître pour raisonnables ces sortes de Difficultés. Elle n'étoit pas digne d'être terminée autrement, que par une raillerie violente, qui, sans toucher au fond de la Question, fit seulement comprendre, qu'il étoit ridicule de l'avoir proposée\*.

Dom Calmet a fait une Note sur le Jugement de Salomon, dont je vai faire usage & finir par là. Il fait d'abord sentir, come les autres Interprètes, la profonde Sagesse que ce Prince fit paroître dans ce Jugement. Il comprit tout d'un coup que la marque la plus certaine, qui distingue une véritable Mère, c'est l'affection, la compassion, la tendresse envers son Fils, & que pour reconnoître laquelle de ces deux Femmes étoit la véritable Mère de l'Enfant vivant, il ne falloit que mettre cette tendresse maternelle, à quelque épreuve. A cette occasion le Comentateur rapporte la subtilité d'esprit d'un *Mexicain* qui lui paroît avoir quelque rapport avec nôtre sujet.

On trouve dans l'Histoire, ajoute-t-il, des traits d'une adresse singulière, pour découvrir les choses cachées. Un Historien du *Mexique* rapporte ce Fait. Un Espagnol en Voiage, rencontra un *Mexicain* monté sur un bon Cheval, & qui alloit au même lieu

---

\* L'Abé de St. Réal, dans son *Traité de l'Usage de l'Histoire*.

que lui. Il lui demanda de changer de Cheval , jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au gîte. L'Indien n'osa pas refuser ce qu'on lui demandoit. L'Espagnol à la fin de la journée , refusa de rendre le Cheval , & dit qu'il étoit à lui. La chose aiant été portée par devant le *Corregidor* , ce Juge balançoit , parce que l'action s'étoit passée à la Campagne , & sans Témoin. Pour décider la contestation , le *Mexicain* jetta tout d'un coup son Manteau sur la tête de son Cheval , & s'adressant à l'Espagnol , qui soutenoit qu'il lui appartenoit , *De quel Oeil est-il borgne* , lui dit-il ? L'Espagnol , sans hésiter , répondit , *Du Droit*. Alors le *Mexicain* levant son Manteau , fit voir que son Cheval avoit les deux yeux parfaitement beaux , & quoi qu'il ne fut qu'un simple Païsan , il découvrit par cette subtilité d'esprit , la friponerie du Voleur.



## DISCOURS ACADEMIQUE

Sur ce Sujet: *Lequel des deux fait plus de tort à la Société, l'AMBITION ou la PARESSE.*

*Par Mr. S. D. C.*

QUE l'Homme est peu d'accord avec lui même ! Tantôt poussé par un feu secret , qui enflamme ses desirs , qui sollicite ses Talens , qui anime toutes ses Facultés , il ne trouve rien au dessus de ses Forces , de sa Conception , de ses Espérances : Il s'émeut , court , vole , s'élève , & souvent se précipite. Tantôt retenu par le Sentiment d'une douce Quiétude , il ne peut se résoudre à rien entreprendre : Les moindres Efforts l'éfraient , les plus légères Difficultés le rebutent , & livré à son Indolence , qui a pour lui plus de charmes que des Actions pénibles & éclatantes , il reste dans une inaction fatale , qui le rend inutile aux autres Hommes , & à lui même. Il s'abandonne à cette Langueur & devient presque également *impropre* & aux Affaires & au Plaisir. Il vit come une espèce d'Automate , & la Mort le fauche au bout d'une Carrière plus ou moins longue , sans qu'on s'aperçoive qu'il a vécu ; sans qu'il ait

Il peut être pour quel but il étoit né.

Quel de ces Penchans est plus à craindre pour la Société dont il est membre ! De quoi souffre-t-elle plus , ou de ce Feu du Desir , qu'on appelle *Ambition* , ou de ces Glaces de la *Paresse* , qui lient pour ainsi dire ses Sens ?

Il est triste sans doute de sentir , que dès qu'il s'agit de l'Homme , il n'y ait à choisir qu'entre des Passions , & qu'on soit forcé d'en adopter une, pour éteindre l'autre. Qui doute , que s'il étoit possible de le refondre , ou plutôt de régler le périlleux usage de sa Liberté , sans le priver de ce riche Don , on ne vit en lui plus d'ardeur , ou plus de mesure , un heureux mélange d'empressement & de retenue , d'activité , & de repos ; l'amour de la Gloire , borné aux objets qui en sont dignes ; les efforts réservés pour les choses possibles & nécessaires ; le feu de l'Esprit ménagé pour l'appui de la Vérité , pour le relief & l'agrément de la Vertu ; tous les Travaux proportionés aux forces & au besoin ; animés par la Générosité , plutôt que par l'Intérêt , & soutenus par l'amour du Bien-Public , bien plus que par le goût passionné d'une Réputation frivole , ou d'une Immortalité souvent odieuse , par les Larmes qu'elle fait répandre.

Mais que ce sage milieu est rare ! Et puis que , vu la Constitution de notre nature , il faut se décider souvent entre des extrêmes ;

dévoilons les maux qui résultent de cet assoupissement de l'Ame, plus funeste encore que ses efforts, & montrons, s'il nous est possible, que le Genre-Humain souffre plus de la *Paresse*, qui le laisse croupir dans un trop grand Calme, que de l'*Ambition*, qui le réveille, & qui met en œuvre toutes ses ressources.

Cette Vérité deviendra sensible, lors que nous aurons prouvé que la *Paresse* nuit infiniment aux progrès de la Vertu & à la perfection des Talens, qui font la force & le lustre des Sociétés, & qu'à ces deux égards, elle cause plus de maux à la Société que ne le fait l'*Ambition*, ou y apporte moins de remède.

### Ire. P A R T I E.

La Vertu est la Base la plus ferme des Sociétés; c'est le Lien de ceux qui les forment & come le Ciment de tout ce qui compose ces grands Edifices. Ce qui fait le caractère general de la Vertu est un Plan fixe de Conduite, conçu par la Sageffe & suivi dans toutes les parties qui en dépendent.

Ce Plan, si essentiel au Genre-Humain, est un Siftème lié, qui n'a de solidité que par l'harmonie qui en réunit toutes les branches. Désunir ce tout, c'est le détruire; il faut l'étudier à fond, pour sentir à quel point l'une de ces parties est utile à l'autre, & quelle force elles se prêtent par leur assemblage,

Pour le former , il faut des Réflexions soutenues ; pour l'entreprendre , il faut du courage ; pour l'exécuter jusqu'au bout , il faut une espèce d'intrépidité : Il n'y a qu'une Ame ferme & vigoureuse , qui en soit capable. Et en éfet , si son étude seule est pénible , la pratique en sera-t-elle moins onereuse , lors qu'il se présentera une foule de Principes à établir ou à réformer , un nombre d'Ecueils redoutables à fuir , les plus doux Penchans à combattre , les plus grands Obstacles à vaincre ? Seroit-ce l'affaire de la *Paresse* , qu'un Ouvrage de cette importance ?

Ce qui fait le Caractère de la Vertu n'est pas tant la disposition au Bien , que la persévérance à le pratiquer : Dès qu'elle se ralentit , elle est peu de chose ; dès qu'elle cesse d'agir , elle n'est plus rien. Ce qui fait le mérite de l'Home vertueux , n'est pas non plus uniquement le goût & l'estime de la Vertu : Une Ame foible & médiocre peut en sentir la beauté ; mais il n'y a qu'une Ame élevée qui la préfère à toute autre chose , & qui ose la suivre par les routes les plus escarpées.

Le Nom de Vertu ne devrait pas être prodigué à de foibles comencemens , qui n'en sont que les ébauches. C'est sa supériorité , qui en fait le prix & qui la rend nécessaire au Genre-Humain : Sans cela , elle n'exécute rien de considérable : Elle est toujours arrêtée

dans sa course, & le bonheur public n'est jamais rempli. Aucun Homme n'est parvenu à cette supériorité, sans beaucoup de soins, come nul Terroir ne peut, sans une Culture assidue, produire avec abondance, quelque excellent qu'il soit en lui même.

Le Système de la Vertu paroitra toujours admirable en Théorie. Ce sera du moins un Tableau éternellement digne du goût des Mortels : Il fera leurs délices dans tous les instans de Calme, que leur laissent les Passions. Mais le Plan de s'en faire une règle fixe est toute autre chose : Il étone pour l'ordinaire, ceux qui l'envisagent au premier abord : Il est rare qu'ils ne soient saisis de crainte, à la vue d'une telle tâche. Dans les comencemens surtout, foibles encore, & tournans souvent un regard atendri, sur des Objets également chers & dangereux, la *Paresse* traverse bien plus efficacement que l'*Ambition*, une Détermination de cette nature. Que dis-je ! Elle se trouve en opposition formelle avec l'*Ambition* raisonnable, qui la conseille.

Que si le seul projet l'intimide, que ne fera ce point dès qu'elle devra mettre la main à l'œuvre, ou que dans le cours de cet important Ouvrage, elle en apercevra les difficultés ? Soit qu'elle entreprenne avec foiblesse, ou que bientôt lassée par la peine,

elle abandonne l'entreprise, l'effet en fera le même, & la Société se trouvera également frustrée de ses espérances.

La *Paresse* est donc incompatible avec la Vertu en général, considérée come un Plan systématique, dont elle n'embrasse jamais que bien foiblement quelque partie; celle même qui lui est la plus facile & la plus comode. Des là il est aisé de conclure, que chaque Vertu particulière en souffrira, parce qu'il n'en est aucune, qui prise séparément, n'exige & ne mérite des soins; aucune qui ne dégénère, des qu'elle sera traitée avec nonchalance; outre que leur harmonie est telle, qu'on ne sauroit négliger une Vertu particulière, sans que leur noble assortiment s'en ressente.

Mais outre l'afinité qui se trouve entre les Vertus les plus éloignées en aparence, & qui fait qu'elles souffrent toutes de la négligence d'une seule; il est des Vertus d'un caractère si opposé à cette langueur, que c'est presque les détruire, que vouloir les concilier avec la *Paresse*. Telle sont la *Valeur*, la *Liberté*, le généreux *Amour de la Patrie*, la *Charité*. J'en appelle à l'Expérience; & si la *Paresse*, a ses Fastes, qu'elle nous produise les Lauriers qu'elle a cueillis, les Tirans qu'elle a vaincus, le Bonheur Public qu'elle a procuré, où le Soulagement particulier dont elle est la Source.

Il est encore d'autres Vertus, ou si l'on veut des Qualités si essentielles à leur exercice, que sans leur secours, toutes les Vertus tomberoient dans un assoupissement létargique, état également fatal à la Société & à la Vertu. Telles sont le *Zèle*, l'*Activité*, l'*Emulation*. Sans une ardeur proportionnée à la dignité ou à l'importance de son Objet, on ne fera rien de grand; sans une promptitude active & vigilante à saisir les circonstances, on manquera très souvent l'occasion; on laissera échapper l'instant précieux de faire le Bien; & pour la manière même de le faire, on restera toujours dans l'obscurité médiocrité, si l'on n'a pas à cœur de surpasser le grand nombre, ou d'égaliser quelque grand Modèle.

La *Paresse* est-elle capable de rien de semblable? Connoit-elle cette noble ardeur qui s'excite à la vue de tout ce qui peut faire le Bonheur-Public, & qui va aussi loin qu'il le faut, pour le procurer? Connoit-elle cette *Activité* bienfaisante, qui ne difère rien de tout ce qui est utile, & surtout, dès le moment qu'il est à sa charge; qui n'omet rien en fait de moyens propres & permis, & qui va toujours au delà de sa tâche, plutôt que de manquer à la plus fidèle exactitude? Se done-t-elle la peine de comparer, avec un modeste scrupule, ce qu'elle fait de bien à ce qu'elle pouroit faire de mieux; d'oposer sa

conduite à celle qui est en exemple , ses succès à ceux qui devroient enflammer son émulation ? Non sans doute : Contente d'une simple tentative , alant presque toujours du même pas , dans les plus grandes & les plus pressantes Affaires , come dans les plus petites & les moins intéressantes ; satisfaite du plus bas degré , plutôt que de s'élever au plus haut , par de genereux efforts ; incapable de ce Souci vertueux ou de cette Jaloufie délicate , qui fait produire à l'envi de belles Actions ; les homes livrés à la *Paresse*, ne sont que ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être ; ils sont un Poids plutôt qu'un Ornement ou qu'un Organe utile pour les Sociétés , dont ils font partie.

En général soions sûrs que la *Paresse*, toujours idolatre de son repos, n'admettra rien, qui lui soit pénible. Une Facilité de mœurs qui ne consiste qu'à céder au desir d'autrui & souvent au sien ; une Bonté machinale , qui s'exerce sans choix & hors de propos ; une Candeur qui deviendra bientôt indiscrete & imprudente ; une Sévérité trop austère , & quelquefois inhumaine ; une Libéralité prodigieuse & dès là ruineuse ; une Epargne tenace & souvent injuste , feront les Vertus foibles ou dégénérées d'une Personne gagnée par la *Paresse* ; & bien tôt , si l'on n'y prend garde, elles deviendront des Vices, faute d'attention.

Mais faudra-t-il rentrer dans son propre cœur & travailler sur soi même ? Est-on appelé à sacrifier un vif ressentiment, à rompre un Commerce dangereux, à résister au Torrent du Plaisir, à faire ferme contre l'Injustice, lors qu'elle attaque l'Innocence, ou contre l'Infortune, lorsqu'elle nous poursuit nous même ? Faudra-t-il imposer silence à son Amour propre, se soutenir dans la pratique d'un Devoir, accompagné de mille rebuts, attaquer ouvertement des Vices ou des abus armés de pouvoir ? Alors, foible & timide, la *Paresse* quite la Carrière ; alors elle appelle, pour s'y autoriser, toutes les Maximes du relâchement ; celles qui condamnent la Dispute ; celles qui veulent que l'on s'accommode aux tems ; que l'on ne s'érige point en Censeur ; que l'on prenne pour Guide la Nature ; que l'on n'affecte point un vain Héroïsme ; que l'on ne fasse aucune violence à son Caractère. C'est ainsi qu'elle traite les Vices & les Vertus. Les Vertus souffrent de sa foiblesse : Les Vices triomphent par sa funeste condescendance.

Si les Vertus sont la Base des Sociétés, en sorte que cette Base croule, dès que les Vertus s'affoiblissent, que dirons nous des Talens, qui en sont le Lustre & la Ressource ? Ces Trésors destinés à produire tous les autres, ces riches Faveurs du Ciel, dispersées en tant de

manières dans les Esprits, pour se prêter de continuel secours, que deviendroient elles, si les heureux Favoris qui les ont reçues les rendent inutiles par leur inaction ?

Les Talens ne sont autre chose que des Idées fécondes, saines, & brillantes; une Justesse de Sens & de Goût, une Facilité à concevoir, une Pénétration à découvrir, une Dextérité & une Promptitude peu commune à exécuter. Les Talens sont des Présens de la Nature; l'Art de les polir & de les placer est le fruit de l'Esprit, de l'Etude & de la Raison: Ils ne seroient presque rien, sans le travail, come les Pierreries seroient peu de choses, sans la main du Lapidaire.

Le Travail imposé à l'Home pour sa peine, lui est donné en même tems come un moien sur de l'adoucir. S'il comence par faire son tourment, il ne tarde pas à faire sa consolation, par la multitude des secours qu'il lui produit. D'abord facheux, mais bientôt plus doux par l'exercice, il soutient les forces même dont il a besoin, tantôt par un mouvement corporel, favorable à la Santé, tantôt par la diversité de ses Objets, qui délasse toujours l'Esprit, & bien plus encore, par le plaisir qui accompagne l'utilité de ses Productions; Fruits d'autant plus doux, qu'ils ne sont autre chose que ses Succès. Si l'Home pouvoit n'être pas sensible à l'honneur qui le cou-

rone, il le seroit au moins, à l'abondance dont il est la Source.

Le Travail, est la plus riche de toutes les Mines. Suivés cette Charüe qui ouvre la Terre: Dans peu ses Sillons, arides en aparence, feront couverts d'un Tapis de la plus belle Verdure, qui se convertira dans sa Saison, en une Forêt d'Epics dorés. Ici je vois s'élever des Vergers qu'une culture savante couvrira de Fruits; la se forme un Vignoble qui va doner un Nom célèbre au Côteau qui l'a vü naître: Le besoin dispaeroit au milieu de ces riantes Prairies, où circule une Eau bienfaisante, pour la nourriture d'un nombreux Troupeau: La Joie, & une Joie pure, brille par tout dans le sein de ces Richesses champêtres; tandis qu'une Industrie plus noble, aux yeux de la Moleste, & moins estimable peut-être, aux yeux de l'Home simple & du Philosophe, va s'exercer sur les Métaux, sur les Marbres & sur les Couleurs. Voiés dans cette Solitude sauvage détacher ces Blocs informes, & cherchés les ensuite au sortir de la main qui les a poli. Quel éclat ne donneront-ils pas à nos Temples & à nos Palais! Tout ce que la Nature produit, & qui déplacé semble se détruire, reçoit une nouvelle existence, & une espèce d'immortalité des Mains de l'Art. De ce Bronze jetté en

fonte, je vois sortir des Figures majestueuses : Ce Porphire devient un Vase de la forme la plus élégante, & ce Marbre, tout brute qu'il est en lui-même, traité par *Girardon* ou par *Le Puget*, inspirera du Respect ou de l'Amour. La Ciselure doublera le prix de l'Or, & les Diamans n'auront leur prix & leur feu, que par le travail du Lapidaire. L'un de ces Ouvriers mesure le tems, par un mouvement sûr & imperceptible aux yeux; l'autre élève des Eaux contre leur pente naturelle, les assujettit à ses idées ingénieuses, & les force à nous réjouir par le nouveau cours qu'il leur a tracé. Des couleurs fondües en mille nuances, obéissent au Pinceau, donneut la vie à cette Toile, & vous font admirer au Cœur de l'Hiver, les beautés naïves du Printems. Mais ce qui surprendroit bien plus encore, si l'habitude n'en afoiblissoit le prodige, des Forêts entières tombent des Montagnes, & vont former sur les Mers des Edifices flottans : Au travers de mille périls, ils fendront les ondes, & reviendront chargés des Richesses d'un autre Hémisphere.

Ces Travaux enrichissent des milliers de Familles, qui sont en état d'en soutenir un grand nombre d'autres. Ils occupent une activité bouillante, qui sans eux seroit à craindre : Ils rendent les Villes superbes,

& leurs opulens Citoyens presque autant superbes qu'elles. Ils étaient l'Etat par la prospérité de ses Sujets. Mais ce que le Travail fait de plus beau, il augmente les Ressources de la Charité en faveur de ceux qui manquent de forces, & ménage, pour la vieillesse des personnes laborieuses, des douceurs qui leur font oublier leur âge & leurs peines.

Que la *Paresse* devroit être honteuse de méconnoître tant de belles choses, ou d'en jouir sans en avoir fait naître aucune; sans avoir du moins aimé ou récompensé ceux qui s'y consacrent! Quelle confusion ne devroit pas être celle des personnes, qui ne vivent que pour consommer les Fruits d'un Travail, auquel elles mêmes n'ont aucune part; ces Hommes dont la conduite lâche & inanimée, ruine la Base des Sociétés, qu'ils laisseroient retomber dans le Cahos, si des Mains plus actives & plus diligentes ne venoient les en tirer.

Si des Arts Libéraux ou Mécaniques, nous passons aux Sciences plus sublimes dans leurs vûes, quoique d'une utilité moins prochaine & moins sensibles que les Arts eux mêmes! Quel ordre, quelle justesse, quelle précision, quelle étendue ne donnent elles pas à nos Connoissances, tantôt en élevant nos pensées jusqu'aux Perfections de

l'Être Suprême ; tantôt en creusant les merveilleux Secrets de nôtre propre nature ; tantôt en promenant nos regards avides au plus haut des Cieux ; d'autrefois en les rabaisant sur les productions infiniment variées de cette Terre, que le Créateur nous a donné pour nôtre partage !

S'il faut un Travail long-tems soutenu, pour porter une seule de ces Scichces à un degré tant soit peu considérable, combien n'en faut-il pas pour en réunir plusieurs, qui s'appellent ; pour ainsi dire, mutuellement ? Combien n'en faut-il pas pour former un Homme digne d'instruire les autres, de commander à ses semblables, ou de les guider seulement dans la route de la Sagesse ? L'Expérience le fait sentir à quiconque veut y entretenir. Que d'Épines à arracher dans ce vaste Champ, avant qu'il puisse donner de riches Moissons ! Ou, pour parler sans figure, que d'Erreurs à écarter, de Préjugés à détruire, d'Idées faives à démêler de tant d'autres qui les ofusquent ! Mais aussi quelles Vérités, quelle Lumière, quelles Découvertes n'amènent-elles pas à leur suite !

Avoüons-le à la honte de la *Paresse*, elle n'est pas faite pour de tels Trésors. Elle n'est propre ni à les goûter ni à les produire. Les Richesses de l'Esprit sont encore plus particulièrement que toute autre, le prix

du Travail, & ne se donent qu'à lui. La *Paresse* est une maladie de l'Âme, une Langueur qui amène la Barbarie, ou qui y retient ceux qu'elle domine. Elle émouffe toutes les Facultés de l'Esprit, & jette une espèce de rouille sur les Mœurs; elle enfouit les Talens, que l'Honneur voudroit mettre en œuvre; elle réprime l'Emulation, qu'excitoit ce noble Feu; elle afoiblit, retarde, & limite tout ce qu'elle ose entreprendre.

## II. P A R T I E.

A juger de la *Paresse* & de l'*Ambition*, par les Notions du Vulgaire, on seroit surpris de les voir en parallèle. Aux yeux du comun des Homes, l'*Ambition* ne se présente que come une Passion semblable à un Vent impétueux, ou come un état d'agitation, pareil aux Flots de la Mer. Avec ses desirs éfrenés pour les Grandeurs, on croit voir les Injustices qu'elle comet, les Terreurs qu'elle excite, les Feux qu'elle alume. La *Paresse* au contraire, ne s'offre que come un état sans Passions, come un goût tranquile, & peut-être excessif pour le repos. On en est aculé sans rougir, on en fait l'aveu sans peine: Qui pouroit soubçonner que l'*Ambition* ne fut criminelle, & infiniment nuisible, tandis que la *Paresse* paroitrait innocente, & peu capable de causer des maux dont la Société eût droit de se plaindre?

Ne nous en tenons pas néanmoins à ce premier coup d'œil, qui ne parle qu'à nôtre Imagination, & après avoir envisagé une partie des Ecueils de la *Paresse*, considérons l'*Ambition* dans sa source primitive: Elle n'aura rien qui nous révolte: Ses Efets mêmes les plus ordinaires nous convaincront, qu'elle est bien plus souvent louable & utile que blamable & dangereuse. Nous verrons ensuite la *Paresse* sous un tout autre point de vûe, & loin que son Calme trompeur la justifie, cette Bonace apparente ne sera qu'un Avant-coureur des maux sans nombre qu'elle produit.

Voïons l'*Ambition* dans son Origine; ce sentiment qu'a l'Home de la Dignité de son Etre, & de la grandeur de sa Destinée. Pur & lumineux dans son Principe, c'est un puissant Mobile placé dans l'Ame humaine, des Mains de son Créateur, pour la conduire aux plus nobles fins. Varié à l'infini, come les Talens auxquels il donne la vie, il apelle, il sollicite les Homes à faire le plus bel usage de leurs Facultés. Il ouvre une Carrière immense à leurs desirs, en leur présentant mille & mille Objets, une perspective flatteuse de bonheur, un nombre infini de routes pour y parvenir. Echaufés par la chaleur de ce sentiment, ils percent le voile qui cache tant de choses intéressantes à la multitude,

& ce Nuage épais, qui borne son Athmosphère. Ils s'élèvent au travers de tous ces Obstacles, qui distraient ou qui retiennent les Ames foibles : Ils soupirent pour l'Immortalité, & dès lors il seroit naturel, qu'ils soupiraissent pour la Vertu.

Qui pouroit disconvenir, que l'*Ambition*, prise dans ce Sens, ne fut le sentiment le plus propre à y conduire ? Quel Objet plus digne de ses soins ; ou quelles dispositions plus propres à la cultiver ? Il faut être vertueux ; pour être grand, & c'est ce que l'Ambitieux, se propose de devenir. Si chaque Vertu l'honore & l'élève, il ne doit pas balancer à les aquérir toutes, s'il lui est possible.

Et quelle Vertu négligeroit l'*Ambition* bien entendüe ? A quoi s'occuperoit-elle mieux, qu'à aquérir ce qui lui manque, à corriger ses défauts, à perfectionner ce qu'elle sent d'imparfait, à plaire, & surtout à être utile ? Seroit-il possible, qu'avec la grandeur qu'elle se propose, le goût de perfectionner les petites choses, ne la conduisit pas come par degrés, à perfectionner les grandes ? Celui qui ambitionne d'être noble dans ses Manières, n'ambitioneroit-il pas d'être noble dans son Caractère ? S'il se fait une gloire d'être pur dans son Langage, pourquoi ne se feroit-il pas une Loi de l'être aussi dans ses Mœurs ? Y auroit-il des Homes assés peu

sensés , pour se borner à l'*Ambition* de briller en des Jeux frivoles , au mince relief de la Parure & des Equipages , s'ils pouvoient s'immortaliser par leurs Ouvrages ou par leurs Actions ? Entre les Vertus, il y en a en particulier qui semblent faites pour son Caractère: La Magnanimité, le Désintéressement, le Pardon généreux, la Candeur, la Reconnoissance : Toutes ces Vertus respirent l'élevation qui fait ses délices.

Telle est l'*Ambition* dans son origine , dans son but & dans sa nature. Mais ce sentiment, si pur en naissant, ne tarde pas ( nous dit-on ) à se corrompre , à mesure qu' il s'éloigne de son Berceau. Il n'a qu'à changer d'objet , pour devenir une Passion violente, & son Feu, destiné à échauffer l'Ame vertueuse , causera des Incendies dans une Ame qui s'est corrompue.

Nous en conviendrons sans peine; l'*Ambition* est bien dangereuse dans un Esprit d'une trempe supérieure , lors qu'il vient à se méprendre. Elle l'est bien plus encore, dans un Cœur agité par les Passions , & qui veut les satisfaire à tout prix ; semblable à une Liqueur exquise , qui fermente dans un Vaisseau infecté. La seule Passion de la Gloire , toute pure qu'elle devrait être , a suffi quelquefois pour embraser l'Univers.

Ce n'est donc pas tant le Caractère propre

de l'*Ambition*, qui cause de si grands maux, que le mauvais Cœur de ceux qui la pervertissent. Exceptons ces Génies bouillans, qui semblent nés pour le tourment de leurs semblables, pour qui la Terre est trop petite; & qui voudroient qu'il y eut plusieurs Mondes à conquérir; exceptons encore ceux qui trouvent la Carrière de la Vertu pénible, ou celle du véritable Honeur trop bornée ou trop incertaine, se fraient par leur audace une route plus courte & plus criminelle aux Honeurs qu'ils ambitionent; tous ceux dont l'*Ambition* se contient en de légitimes bornes, font le Bonheur & la Gloire de l'Humanité. Les plus grands Homes, les plus vertueux même, le seroient moins, sans la Chaleur du beau Feu qui les transporte.

Nous n'en saurions disconvenir, l'*Ambition* mesurée fait le bien & l'ornement des Sociétés. Il n'y a que ses excès qui lui soient nuisibles: C'est elle qui remue les forces de l'Ame, qui enhardit l'usage de ses Facultés; qui en rend plus libre & plus aisé l'exercice; qui accélère ses succès, qu'elle rend plus complets & plus brillans. C'est elle qui sollicite sa *Paresse*; mais si la *Paresse* prévaut, elle l'étouffe, & fait évanouir avec l'*Ambition*, les Projets vertueux qu'elle avoit formés.

L'*Ambition* excessive n'exécute pas tout ce qu'elle ose entreprendre; & dans ce cas même,

elle exerce les Vertus qui s'oposent à ses efforts. Ainsi *Philippe* fut pour les Grecs un sujet d'attention & de vigilance; Ainsi *Cartage* rendit Rome, sa Rivale, aussi fameuse par ses Vertus que par ses Exploits.

Un Ambitieux peut, à la vérité, causer de grandes Révolutions, & le mal qui en résulte doit être en ce cas plus éclatant & plus décisif; mais il faut un concours de circonstances difficiles à réunir, pour le rendre tel. Richesses, Naissance, Pénétration, Courage, Secret, Persévérance, Intrigues longues, Conjonctures combinées, Dénoûement unique, il faut la plupart de ces Avantages; avec tout cela le grand nombre échoue, & ensevelit avec ses Projets, tous les maux qu'ils avoient fait craindre.

La *Paresse* n'est pas si bruiante; mais elle n'en est pas moins fatale, parce qu'elle ne trouve pour l'ordinaire nulle résistance. Elle réussit par son invisible lenteur, bien plus sûrement que l'*Ambition* par ses rapides efforts. Tout ce qu'elle gagne est perdu pour la Société; elle lui arrache tout ce que chacun de ceux qui s'y livrent auroit pû produire.

Les Passions les plus funestes au Bonheur Public ne sont pas celles qui sont nécessairement les moins communes. Une *Ambition* véhémence est de ce genre, parce qu'elle est presque toujours le partage des grandes Ames ou des grands Gé-

nies. Le grand nombre ne peut donc être ambitieux, mais la multitude est vaincue par la *Paresse*. Les uns s'y livrent manque de forces ; d'autres faute de courage. Tout ce qui craint la peine tombe dans la nonchalance, & cette Langueur est plus dangereuse pour la Société, que des efforts moins universels.

L'Oisiveté est la Mère des Vices, & la *Paresse* en est bien Voisine. Elle n'en difère qu'en ce que la *Paresse* est la disposition de l'Ame, & l'Oisiveté est l'état dangereux dans lequel elle nous jette. L'*Ambition* tempérée est ennemie de l'une & de l'autre.

Le Travail fait la vigueur du Corps, l'innocence du Cœur, & la ressource de l'Home dans tous les états. La *Paresse* y répugne ou y renonce ; l'*Ambition* ne fait rien sans son secours. L'une sape, & l'autre fortifie sans cesse la Base du Bonheur-Public.

L'*Ambition* modérée, ressemble à la chaleur du Printems, qui fait naître mille & mille Fleurs, avec l'espérance des meilleurs Fruits. Peut-être ressembleroit elle mieux encore à la chaleur du Sang, si nécessaire à la vie ; augmentée, elle cause une Fièvre dangereuse ; diminuée a un certain point, il en résulte une Létargie fatale & bien tôt mortelle.

L'*Ambition* met en mouvement tout ce qui l'environe ; Elle le fait chez elle même

par goût, & chez les autres par émulation. Dès là tout agit, & se meut pour la Cause comune, lors même que chacun croit ne s'ocuper que de sa Gloire propre & de son Bonheur. Que d'avantages & d'agrémens ne fait pas circuler cette Action universelle ! L'un cède les Fruits de son Industrie pour un prix modique ; l'autre les fait paier chèrement à la Cupidité, qui excite à son tour de nouveaux Talens. Tel ne la cultive que pour la Loüange : Il ose porter ses regards sur les Siècles avenir, & par une illusion également utile & inexplicable, il travaille pour une Postérité qu'il ne verra point, & atend d'elle la Justice, que de jaloux Contemporains refusent à ses Travaux. Il ne néglige rien dans cette espérance, tandis qu'un autre plus noble & plus délicat encore, se consacre volontairement à des Ingrats, cherche sa récompense dans la pureté de son Cœur, & dans la satisfaction intérieure, qui courone la générosité de ses Entreprises.

Tels sont les puissants Organes de cette heureuse circulation, qui fait la Vie, la Force & la Santé des grands Corps, & dont la Prospérité publique est le fruit. L'*Ambition* l'anime, & la *Paresse* l'arête, semblable à un Etang qui acumule des Eaux vives & salutaires, mais bientôt infectes, jusques à

ce qu'un mouvement nouveau leur redonne un libre cours.

Ce n'est pas que la *Paresse* soit réellement ennemie de l'Industrie, non plus que de la Vertu. Elle admire les Vertus dans les Ames héroïques, & souhaiteroit de les voir en elle même, s'il ne faloit aucun souci pour les aquérir. Elle les desire, come elle desire l'Or & les Diamans, s'ils pouvoient sortir d'eux mêmes des Mines qui les recéent, pour faire sa richesse & sa parure. Elle chérit les Arts come la source du Luxe, du Faste, de la Volupté. Elle s'atache non aux Arts, mais aux beautés que les Arts produisent. Elle ne veut qu'en jouir, come le Erelon ne veut que consumer le Miel de la Ruche.

La sage *Ambition* traite mieux & les Arts & les Talens. Elle les encourage par estime, & les cultive avec conoissance. Elle se plait à les voir naître, & met sa gloire à les protéger. Elle découvre les premières étincelles du Génie, elle les suit, les empêche de s'éteindre, & leur done tout l'aliment nécessaire, pour les porter à leur haut lustre. Diligente come l'Abeille, elle ne néglige aucune Fleur capable de fournir à son Trésor. Elle inspire aux autres son ardeur & sa diligence, d'où naissent en foule les belles choses; come l'on dit que les Roses naissent sous les doigts des Nymphes.

Jamais on ne vit de grands Homes infectés de la *Paresse*, ni de grandes choses sortir de son sein. A t-on vû d'habiles Généraux, des Politiques profonds, de vrais Savans, des Artisans distingués ou seulement de bons Laboureurs sujets à ce Vice? Quelle Action d'éclat, quel Ouvrage de réputation, quelle Découverte importante, quel Devoir exactement rempli doit on à ses soins? Quel Chef-d'œuvre sortit jamais de son Atelier ou de sa Plume? Et que seroit une Nation où l'on ne verroit jamais ni Modèles ni Chef-d'œuvres? Tout ce que nous voïons de beau coute des peines auxquelles la *Paresse* n'a pû se résoudre. Les Ouvrages même où le Travail est voilé sous une Gaze de nonchalance, tels que ceux de *Chaulieu*, ou de la *Fontaine*, ont d'autant plus d'Art, qu'ils ont l'Art de le cacher.

La *Paresse* enfout les Talens même qu'elle estime, tandis que l'*Ambition* les relève & les place dans leur vrai jour. Elle éteint le goût des autres en étouffant le sien propre. Ce qui est le plus utile à la Société, ce qui l'embélit, & ce qui l'éclaire, ce qui fait sa gloire & sa sûreté, tout cela n'existeroit pas ou ne seroit que languir, si la *Paresse* venoit y régner.

Que l'on se figure une Nation pareille à celle des *Sybarytes*, qui se glorifioient de

n'avoir jamais vû lever ni coucher le Soleil; que l'on se représente seulement un Peuple de Pareffeux; on ne pouroit rien concevoir de plus informe, de plus languissant, de plus misérable. Des Terres incultes & bientôt désertes; des Homes brutes, ignorans, incapables des travaux les plus comuns; irrésolus à entreprendre, lents & foibles à exécuter. On les verroit dans le besoin continuel du secours de leurs Voisins; mais sans ressources pour les y porter par un échange de bons Offices. Non, une Paralisse déclarée, n'est pas plus fatale au Corps humain, que la *Pareffe* répandue dans une telle Société. Elle périroit sans doute, si l'*Ambition* d'être raisonnable, ne venoit les tirer d'un si triste état.

La *Pareffe* ne sauroit rendre à l'*Ambition* les avantages qu'elle en reçoit. Elle n'est utile en aucun cas, non plus qu'en aucun degré; au lieu que l'*Ambition* sert avec vigueur & avec succès, dans tous les cas où le Vice du Cœur ne la conduit pas trop loin. Dans ses excès même, elle ne nuit à la Société, que comme les Vents nuisent à la Nature, au bien de laquelle les Orages sont peut être indispensables. Si les Vents font souffrir quelques parties de la Création, ils soutiennent le tout, qui ne peut se passer d'eux; s'ils causent quelques Naufrages, ils conduisent des milliers de Vaisseaux au Port.

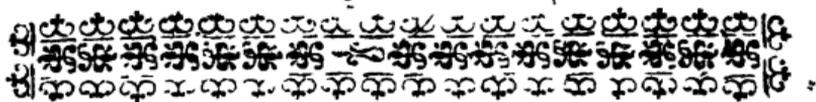
C'est ainsi que l'*Ambition* ne cause point de maux qu'elle ne compense, ou ne répare. Si quelquefois elle fait souffrir, elle relève bientôt ceux qui ont souffert. Mais la *Paresse* ne répare rien; ni les maux qu'elle trouve, ni ceux qu'elle cause. Elle laisse tout dans le désordre, & replongeroit bientôt le Monde dans le Cahos.

Que conclure de ces Réflexions, si nous étions forcés de choisir? Entre des inconvéniens inséparables de tout ce qui est humain, que craindrions nous le plus dans une Société naissante, ou de l'*Ambition* ou de la *Paresse*?

Nous comencerions par proscrire cette Langueur fatale, & nous nous garderions bien d'y éteindre l'*Ambition*, que nous tâcherions seulement d'éclairer, & de contenir. Nous chercherions en tout un sage équilibre. Nous voudrions que nôtre état ressemblât, non au repos d'un Marais, qui nous infecte, ni à l'impétuosité d'un Torrent qui nous emporte, mais, suivant la force de nôtre Génie, nous tâcherions d'imiter où le Ruisseau dont l'Eau pure fertilise la Prairie, ou ce Fleuve profond, dont le cours majestueux porte par tout où roulent ses Eaux, l'Abondance & les Richesses.

*Ut vivas vigila* HORAT. Lib. II. Sat. III.

REFLE-



# REFLEXIONS

Sur le BONHEUR.

**E**Tre heureux , être dans un état heureux, sont deux choses bien différentes , que l'on confond souvent. On prononce qu'un Home est heureux , tandis qu'il gémit en secret, & l'on plaint au contraire cette Personne , qui en elle même est contente : Ainsi les apparences nous trompent, la vérité nous échape & l'erreur se glisse dans nos Jugemens.

Par tout on parle de *Licidas* come du Mortel le plus fortuné ; on envie sa destinée ; on desire d'être à sa place. *Licidas* en effet est dans une situation très heureuse. Des Richesses considerables le mettent en état de satisfaire tous ses besoins , de multiplier ses plaisirs , de rendre des services à ses Amis , de faire du bien aux Misérables. Sa Maison est l'Azile des Malheureux , ses Mains liberales s'empressent d'essuier leurs larmes : L'Orphelin retrouve en lui son Père, la Veuve son Epoux , & ses Murs rétentissent des bénédictions qu'on lui done. Une Epouse tendre & chérie , qui joint aux agrémens de la Beauté la finesse de l'Esprit , la délicatesse

du Sentiment , la douceur du Caractère , la bonté du Cœur , fait de lui l'Époux le plus heureux. D'aimables Enfans croissent sous ses yeux ; il voit en eux les traits d'une Epouse adorée ; ce sont ses Graces , son Esprit , son Caractère , & l'Époux le plus heureux devient le Père le plus fortuné. En un mot sa situation est des plus riantes & *Licidas* passe pour un des heureux du Siècle. Cependant un Matin , lorsque l'infidèle Epouse du malheureux *Tithon* començoit à florer nos Coteaux , à mouiller nos Jardins de ses pleurs , à chasser les ombres & à répandre la clarté ; je sortis & je tournai mes pas vers un Bois solitaire où j'allois souvent rêver. J'aperçû de loin *Licidas* : Il étoit enfoncé dans ses réflexions ; il paroissoit triste , sombre , rêveur : Les desirs inquiets , les soucis rongeurs se peignoient sur son Visage. Je l'aborde ; son regard étoit farouche , ses yeux mouillés de pleurs , & le chagrin sembloit errer dans les rides de son front. Touché de son état , je voulu savoir la cause de sa douleur. Des soupirs , des sanglots furent d'abord ses réponses. Enfin il m'ouvrit son Cœur. *Chacun me croit heureux* , me dit-il ; *Et en effet Dieu m'a acordé bien des faveurs , mais il m'a refusé ce que je desirois le plus. Ma Maison est pleine de monde , mais vuide d'Amis ; Et parmi cette foule , quelquefois impor-*

tune, je n'ai pu trouver encore un seul Ami, à qui je puisse donner ma confiance, qui soit un avec moi même. Personne ne partage ma prospérité & je porte seul le poids de mes soucis & le fardeau de mes ennuis. Je pourrois me passer de ce que je possède, & je ne puis posséder ce que je desire. Des sanglots l'interrompirent; il ne pût continuer.

*Licidas* n'est pas le seul. Pourquoi faut-il ici rappeler & raconter mes douleurs? Oui... c'est le plaisir des malheureux; plaisir bien triste! douceur bien amère! mais l'infortuné, qui se nourrit de ses larmes, conoit seul le soulagement qu'on y trouve.

Placé dans les circonstances les plus favorables, je suis quelquefois étonné moi même de n'être pas plus heureux. Jamais ces tristes accidens, dont j'ai été souvent le Témoin, ces Maladies longues & aigües, ces Ministres redoutables du Roi des Epouvantemens, n'ont menacé mes jours paisibles. Une heureuse médiocrité fournit en même tems à mes besoins & à mes plaisirs; & rend ma Vie douce & agréable. La Mort a épargné jusques ici les objets de mon affection. Je ne vai point pleurer sur le Tombeau d'un Père & mouiller de mes pleurs les cendres d'un Ami. Je n'ai point à regretter une Patrie éloignée, des Parens absens, des Amis infidèles. Non... au sein de ma Famille, mes jours coulent

dans un calme parfait. L'Intérêt, l'Ambition ne font point les Tirans de mon Ame inquiète. La Parque, qui filoit mes jours, a remis à l'Amitié son Fuseau. Plus heureux que *Licidas*, je possède ce qu'il desire. Plus heureux que ce Riche superbe, qui fait gémir des Cofres de ses Tréfors entassés, mes Tréfors sont de vrais Amis: *Mirtile* en particulier, dont l'Amitié toujours constante, dont la Confiance toujours parfaite, dont la Discrètion souvent éprouvée, dont le Cœur toujours vrai, toujours sincère, toujours tendre, toujours vertueux ne me firent jamais regréter de l'avoir aimé, mais plutôt de l'avoir trop tard connu.

Que manque t-il à ce Tableau pour achever celui de la félicité même? Cependant je ne fais pas encore ce que c'est qu'être heureux; Eh! vous le savez, Echos champêtres qui répétés mes plaintes; vous triste *Philomèle*, témoin de mes longs gémissemens! Solitudes écartées, Retraites paisibles d'un Infortuné, Murs qui renfermez mes soupirs & mes larmes, vous le savez, suis-je heureux? Toujours triste, toujours rêveur, peut-on s'y méprendre? Et du sein de la félicité vit-on jamais couler des larmes de tristesse?

Chacun vante mon bonheur, & moi seul je l'ignore. Celui-ci blâme ma tristesse, celui-

là insulte à ma douleur, un troisième me fait & me laisse en proie à mon chagrin : J'ai ainsi à supporter le poids de l'injustice des uns & de la cruauté des autres.

*Clitandre* dit partout, qu'il se trouveroit bien heureux d'être à ma place. Eh bien ! Venés l'ocuper, *Clitandre* ; mais revêtés en même tems mes Sentimens, mes Inclinations, mes Desirs, mon Amour pour *Philis*, le Desir que j'ai de posséder & son Cœur & sa Main ; come moi, aimés une ingrate, formés des souhaits inutiles, soupirés vainement. Ah ! Je me trompe bien grossièrement, ou bientôt vous viendrés grossir de vos pleurs le Ruissseau de mes larmes, & atendrir avec moi les Echos de vos plaintes. Et vous voilà cependant où vous desirés d'arriver ; voilà cet état, qui excitoit vôtre envie. Vous le voies, ce n'est pas la nature des Biens qu'un Home possède, qui le rend heureux ; mais c'est le rapport qu'il ont avec ses desirs, ses goûts & ses sentimens.

*Oronte* est riche, cela suffit ; on dit qu'il est heureux ; mais il ne fait lui même aucun cas des Richesses : Une honête médiocrité lui suffiroit : Il gémit des bienséances de son état. Maître d'un nombreux Domestique, il se trouve Esclave au milieu de ses Trésors, & s'il pouvoit, il doneroit tous ces

Biens

Biens qu'il possède, pour un seul qu'il desire,  
& sans lequel il ne peut-être heureux.

*Ariste* est aimé de tout le monde, recherché dans les Compagnies: Les plaisirs viennent l'arracher de sa Retraite chérie, & au sein de la Volupté, vous pensés, vous publiés qu'il est heureux; mais *Ariste* ne se plaît point dans ces Fêtes, il aime des plaisirs plus tranquilles; s'il s'y refusoit, il deviendroit ridicule aux yeux des uns, incivil à l'égard des autres. On penseroit qu'il veut réformer par ses mœurs & censurer par sa conduite tout le Genre-Humain. L'usage du Monde, les bienséances, de l'âge, la complaisance, la politesse le conduisent dans ces lieux, où les Homes semblent avoir honte de leur raison, par les efforts qu'ils font pour en paroître dépourvus, ou, en se rendant les vils Esclaves de la Volupté; le plaisir y fuit son Ame, l'ennui l'y dévore & il sort en soupirant. Un regard de sa chère *Angélique*, un de ses souris gracieux, une faveur dérobée, une licence prise & aussi tôt pardonnée, quelques larcins amoureux, quelques instans d'entretien avec elle, voilà ce qu'il desire & les plaisirs qu'il recherche; & tandis qu'en possession des premiers, vous le croiés heureux, le desir & la privation des autres trouble son apparente félicité.

*Cléonte* est parvenu, par une suite de Di-

gnités, au faite des Grandeurs. On ne l'aborde qu'avec respect, on ne lui parle qu'avec réserve; on le craint, parce qu'il commande & qu'il peut se vanger; on lui fait la cour, parce qu'il tient en sa main la Coupe des graces. Vous le croiés heureux, & en éfet nôtre Imagination grossit tous les jours le Tableau de la Félicité, par les avantages de la Grandeur. Ah! Si come moi, vous pouviés entretenir *Cléonte* & pénétrer dans son Cabinet, vous le verriés enfoncé dans ses Réflexions, gémir du fardeau des Honneurs.

*Cléonte* est un de ces Homes sages, simples, vertueux. Une Vie privée & paisible, des plaisirs tranquiles & qui respirent l'aisance & la liberté; un petit nombre d'Amis fidèles & sur lesquels il put compter, voilà ce que desiroit *Cléonte* & voilà ce qu'il regrète encore. Ses Talens le rendoient propre à remplir le Poste qu'il ocupe; sa Sagesse, sa Vertu lui en ont fait une obligation. Mais l'aisance, la liberté, des plaisirs tranquiles; une sincère amitié sont rarement le partage des Grands. Ainsi *Cléonte* possédant ce qu'il n'a point desiré, est réellement malheureux, parce qu'il est privé de ce qu'il desire.

Il en est demême de toutes les autres situations. Il n'y a aucun objet, quel qu'il soit, propre par sa nature à nous rendre heureux; ce sont nos desirs & nos sentimens qui en font

un Bien, & le bonheur ne consiste que dans l'accomplissement des desirs ou dans la possession de ce qu'on aime. Voilà pourquoi ce qui rend un Home heureux ne fait pas le bonheur d'un autre. *Philis*, que je desire, est indifférente à *Damon*. *Philargiore* desire d'être riche; ma médiocrité me rend content.

*Valère* ne respire que la Danse, les Festins & les Fêtes; moi je préfère les plaisirs de la Retraite, les douceurs de l'Etude, les charmes de l'Amitié, les faveurs de l'Amour. *Adraste* est tourmenté par son Ambition; il ne sauroit être heureux éloigné du Trône; & moi, c'est loin du faste des Cours, de l'éclat des Dignités, des vanités du Monde, des bienséances gênantes, des grandeurs, que je cherche à passer heureusement mes jours. En un mot, la variété des desirs fait la diversité des états, & l'Home le moins heureux est quelquefois celui qui jouit du bonheur le plus réel. Cette considération peut servir à justifier la Providence dans la distribution de ses Biens.

Si le Bonheur consistoit ici bas dans un Bien particulier, celui qui le posséderoit seroit heureux à l'exclusion de tous les autres Homes; peu de Gens au moins pourroient être heureux. Mais en diversifiant ses biens, elle a aussi varié nos desirs & chacun peut être heureux, s'il peut acquérir ce qui fait l'objet des siens, sans que les avantages des autres

dont il est lui même privé, altère sa propre félicité. D'un autre côté, s'il n'y avoit rien sur la Terre, qui put nous rendre heureux, nous aurions quelque sujet de nous plaindre de la Providence & d'écouter les cris de ces Homes, qui, plus malades que malheureux, font de cette Terre un séjour triste, ennuyeux, une Vallée de larmes & de misère. Il est vrai, les Objets terrestres n'ont rien en eux mêmes & hors de nous, qui puisse nous rendre heureux, mais Dieu les a rendu propres à faire nôtre Bonheur, en les rendant capables d'exciter nos desirs. Qu'on ne dise donc pas, que le Bonheur n'est pas fait pour l'Home ici bas; il peut y parvenir, quand ses desirs ne surpassent point son pouvoir; & ses desirs une fois acomplis, il seroit parfaitement heureux, s'il pouvoit écarter de son Esprit, l'idée de la fragilité des Biens qu'il possède. Le Bonheur ne consiste donc, que dans l'accomplissement de nos desirs; mais pour que le Bonheur soit parfait, il faut que la possession de ce qu'on aime soit assurée & continuelle & ce sera la nature du Bonheur Céleste. Voilà ce qui fait du Chrétien le Mortel le plus heureux: Il est assuré de posséder un jour & de posséder éternellement le seul Bien qu'il desire; espérance qui vaut mieux qu'une possession actuelle, troublée par la crainte de l'avenir.

Qu'on ne nous vante plus cet Etre imagi-

naire, ce vain Fantome, cette extinction entière de Desirs, cette Indifférence absolue, cette insensibilité pour tous les objets, cette suspension totale de tous les mouvemens de nôtre Ame. Sans parler ici des funestes effets de cette malheureuse disposition, qui entraîne après elle l'ignorance, la fainéantise & la destruction des Sociétés; considérée en elle même & par rapport à celui qui la revêt, elle ne sauroit être un Bien; elle ne produit que l'ennui & le dégoût. L'Home qui la possède est incapable de plaisirs & de bonheur. Il est vrai, qu'il n'est pas susceptible de chagrins; mais qui voudroit acheter l'impossibilité d'être malheureux, par la privation de tous les plaisirs, de tous les avantages & de tous les biens de la Vie, dont un seul moment de jouissance nous fait oublier toutes les peines qu'ils nous ont coutés? L'indifférence n'est un bien, que dans l'impossibilité d'être heureux, dans un état désespéré; hors de là, elle n'est qu'une indolence nuisible à nôtre félicité, qui nous rend incapables de goûter un Bonheur, que nous pouvions cependant acquérir. Mais je m'écarte de mon sujet. J'ai dit que le Bonheur consistoit dans l'accomplissement de nos desirs. Faut-il être surpris après cela d'entendre gémir & de voir pleurer des Persones que nous nommons heureuses, & de voir au contraire gais & contents, des

Homes dont nous plaignions la destinée ? Pour décider du Bonheur des autres , il faudroit conoitre tous leurs desirs & pénétrer dans leur Cœur ; mais un Voile épais nous cache le fond de cet abîme impénétrable. Le Bonheur est une affaire de Sentiment ; ce n'est pas être heureux , que de ne pas le sentir , & souvent ce qui paroît nous rendre heureux est précisément ce qui nous empêche de l'être.

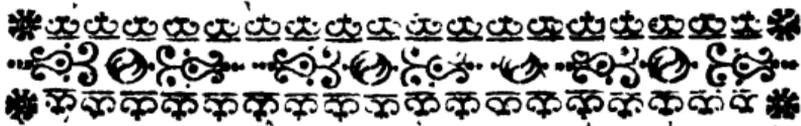
Les Philosophes , qui ont voulu enseigner aux Homes à être heureux , ont prouvé par là , qu'ils n'avoient aucune idée du Bonheur ; & l'inutilité de leurs étorts a prouvé la folie de leur entreprise. En effet , qu'est ce qu'enseigner à l'Home à être heureux ? C'est lui enseigner les moyens de satisfaire tous ses desirs , & c'est ce qui ne sauroit être l'ouvrage d'une Science humaine & de la Philosophie. Tout ce qu'on peut apprendre aux Homes à cet égard , c'est de tirer de leur situation présente le meilleur parti possible ; c'est un effet de la Sageffe. La Religion seule découvre au Chrétien une route assurée pour parvenir à la Félicité , en lui aprenant à placer son Cœur là où est son véritable Trésor.

Concluons. Le Bonheur peut se définir , mais il ne peut pas se conoitre : C'est le Contentement d'Esprit , mais come il varie suivant les Desirs , les Goûts, les Caractères, les Tempérammens , il est impossible de dé-

terminer en quoi il consiste. Le Bonheur n'est point dans l'Objet qui nous rend heureux, mais dans le raport de cet Objet avec nos Desirs. Chacun se fait un Plan de félicité, qui n'est pas celui d'un autre, & cependant tous peuvent être heureux.

*Philinte* desire d'être riche; *Timante* n'a que des desirs ambitieux; *Tircis* vole de plaisir en plaisir; les Bals, les Festins, les Réjouissances publiques le rendent content & heureux. Chacun l'est à sa manière. Pour moi, ni tous les Trésors entassés, ni les Honeurs accumulés, ni tous les Plaisirs de *Tircis* n'entrent point dans le Plan de mon Bonheur.

Etre libre, jouir d'une heureuse Médiocrité & du Calme de ma Conscience, m'unir à *Philis*, Epoux trop heureux, devenir le Père fortuné d'une aimable Famille, posséder de vrais Amis & passer mes jours tranquiles avec eux; réunir ainsi les douceurs de la Liberté, les avantages de la Médiocrité, les plaisirs de la Vertu, les faveurs de l'Amour, les charmes de l'Amour, voilà la Félicité où mon Cœur aspire. Ces trois mots achèvent le Tableau, *Vivre, Libre, Vertueux & aimé.*



# E S S A I

*Sur les COMPARAISONS.*

**L**A Comparaison est la considération du rapport qu'il y a entre deux ou plusieurs objets. On examine en quoi ils sont semblables, ou en quoi ils difèrent. On se contente quelquefois d'un rapport éloigné, & qui ne pouvant s'apliquer à l'objet entier, ne peut convenir qu'à certains côtés. Ce qui est bien connu, comparé à ce qui ne l'est pas, sert à nous le faire distinguer, à le rendre sensible, & à le mettre, en quelque sorte, sous nos yeux. La Comparaison est une Figure fréquente dans les Discours oratoires, parce qu'elle orne la diction, qu'elle répand une agréable variété dans les peintures que fait l'Orateur, & qu'elle est l'une des principales Couleurs qu'emploie l'Eloquence.

Il y a des Comparaisons nobles & sublimes, come celle-ci, tirée d'une Ode sacrée de l'illustre *Rousséau*: Il compare le Soleil tantôt à un Epoux, tantôt à un Géant:

*Dans une éclatante Voute*

*Il a placé de ses mains*

*Ce Soleil, qui dans sa route,*

Eclaire tous les Humains.  
 Environé de lumière  
 Cet Astre ouvre sa carrière  
 Come un Epoux glorieux,  
 Qui dès l'Aube matinale  
 De sa Couche nuptiale  
 Sort brillant & radieux.  
 L'Univers, à sa présence,  
 Semble sortir du Néant,  
 Il prend sa Course, il s'avance  
 Come un superbe Géant.  
 Bientôt sa marche féconde  
 Embrasse le tour du Monde  
 Dans le Cercle qu'il décrit ;  
 Et par sa chaleur puissante  
 La Nature languissante  
 Se ranime & se nourrit.

Voici encore une Comparaison où il y a  
 de la grandeur : Elle est tirée de l'Oraison  
 funèbre de Mr. de Turenne, par Mr. Fléchier.  
 Tantôt, dit-il, il s'opose à la jonction de tant  
 de Secours ramassés, & rompt le cours de tous  
 ces Torrens, qui auroient inondé la France.  
 Tantôt il les repousse au delà de leurs Rivières,  
 & les arrête toujours, par des coups hardis,  
 quand il faut retablir la réputation ; par la  
 moderation, quand il ne faut que la conserver.

Si on vouloit chicaner Mr. Flechier, on  
 pourroit critiquer cette Comparaison ; car

on peut bien arrêter la jonction des Troupes ennemies , par des coups hardis , ou tempérer leur activité par la moderation ; mais celà ne peut se raporter aux Torrens : Or il faut , pour que la Comparaison soit parfaite, que tous les termes qui servent à l'exprimer, puissent convenir également à l'Objet, & à l'Image à laquelle on le compare.

C'est même un défaut de passer rapidement d'une Comparaison à une autre. Par exemple , quand on a comparé la marche d'un Général à un Torrent impétueux , il ne faut pas la comparer d'abord à un Feu consumant , qui dévore tout. Celà fait une confusion , qu'on doit éviter. Je ne fais même , s'il est permis d'entasser des Comparaisons du même genre , l'une sur l'autre. Il me semble qu'en les multipliant , elles font moins d'impression & fatiguent l'Auditeur , ou le Lecteur.

Il me semble encore qu'on ne doit comparer différens Objets , que par les endroits où ils sont comparables. Par exemple, quand on compare un Guerrier à un Lion , on n'a en vûe que le courage , & il ne faut pas peindre un Héros , sous la figure du Lion.

Lors qu'une Comparaison n'anoblit pas l'Objet , elle le dégrade. *Symonide* compare des Chevaux légers à des *Mules* , ou à des *Souliers* , qu'il appelle *Filles des Chevaux aux*

*pieds legers.* Homère compare deux Guerriers sur un même Char, à un Troupeau de Bœufs, qui paissent dans une Forêt : Mais quel rapport deux Guerriers ont ils avec des Bœufs qui paissent ?

Il faut que la Comparaison serve à peindre la Pensée avec plus de force & de vivacité ; autrement loin de l'éclaircir, elle l'obscurcit, & empêche qu'elle ne plaise, ou qu'elle n'instruise.

On peut quelquefois, dit Mr. de *La Mote*, réduire les Comparaisons à de simple similitudes, come dans ce Vers,

*Ainsi qu'un Tourbillon, Patrocle les devance.*

Quelquefois aussi, une Comparaison ne peut produire son effet, qu'en lui donant plus d'étendue. En voici une de *Pope* qui me paroit avoir de la justesse, quoi qu'elle soit très singulière.

*Des célestes Esprits la vive Intelligence*

*Regarde avec pitié nôtre foible Science.*

*Newton, le grand Newton, que nous admirons tous.*

*Est peut-être pour eux ce qu'un Singe est pour nous.*

Ceci me rapelle diverses Comparaisons très ingénieuses que j'ai lues quelque part, dans le *Speçtacle de la Nature*, par Mr. *Pluche*. Je n'ai pas ce Livre sous les yeux ; mais je me souviens qu'un Savant, qui a

beaucoup de goût & d'esprit, en dona, il y a quelques années, une juste idée dans le *Journal Helvétique*, & qu'il y joignit diverses Remarques, qui ajoutoient un nouveau prix à ces Comparaisons. Je vai essayer de travailler sur la même idée, je comparerai le caractère de quelques Auteurs connus & fameux à la Couleur de quelques Fleurs. Il me semble, que Mr. de *Fontenelle* dont l'Esprit est si délicat, & qui réunit en lui des connoissances si différentes, ne ressemble pas mal à *L'Anemone*, dont la couleur est si brillante & si variée. La *Rose* qui est l'emblème de la Modestie, & dont la couleur rouge est celle de la Pudeur, & d'une noble simplicité, ne ressemble pas mal à Mr. *AB\*\**, qui craint de se montrer & s'enveloppe dans ses Feuilles. Un autre le comparoit à la *Violette*, qui se cache sous l'Herbe. L'un de vos plus habiles Correspondans, qui a doné dans le *Journal Helvétique* des Pièces, tantôt Littéraires, tantôt Morales, tantôt Théologiques, & qui dans l'âge le plus avancé, conserve tous les agrémens de la Jeunesse, me paroît assés semblable à l'*Immortelle*; mais la *Tulpe*, qu'il a célébrée, lui dispute cet avantage; ses Mouchetures si variées ont en éfet quelque raport avec le nombre de ses Connoissances.

Cette Fleur qui se présente avec tant d'é-

clat ; & dont le riche Panache imite les couleurs de l'Arc en Ciel, ne seroit-elle point la Copie de l'illustre VOLTAIRE ?

Cette Petite Fiction semble tirée des Vers du Poete *Simonide*. Il compare les Ames des Femmes, avec diverses Propriétés atachées à la Nature des Animaux, desquels il feint qu'elles ont été formées. Il suppose que l'origine des Femmes est différente, selon la diversité de leur Humeur, & de leur Caractère, que l'Ame d'une Femme fière de sa Naissance, ou de ses Richesses, vient d'un *Cheval* ; qui descend en droite ligne d'un noble Courfier ; que celle d'une Femme coquette & galante vient d'un *Moineau*, ou d'un *Serin* ; que celle d'une Femme maligne vient d'un *Singe*. Enfin, que l'Ame d'une Femme bonne, fidèle & sensible, tire sa Source d'une *Colombe*. Mais ces petites Allégories ont plus de graces que de solidité.

Il y a des Comparaisons délicates & flatteuses, come cell-ci. Une Dame dit à Mr. de *Fontenelle*, qui entroit chez la Marquise de *Lambert* ; *Monsieur, vous venés fort à propos. On me comparé à une Pendule ; qu'elle différence y mettes vous ? Une bien naturelle*, répondit l'illustre *Fontenelle*, *une Pendule fait souvenir des heures & vous, Madame, vous les faites oublier.*

Il y a aussi des Comparaisons ingénieuses ;

mais fatiriques , dont on ne doit faire usage qu'avec beaucoup de réserve. Une Personne d'Esprit comparoit les Savans, qui manquent de Génie & de Goût , mais qui ont beaucoup d'Erudition , à ces Médailles antiques couvertes de rouille , dont on a bien de la peine à déchiffrer les Caractères éfacés & que peu de Personnes se donnent la peine d'examiner , parce que la fatigue passe le plaisir & l'utilité: D'autres les a comparoient à ces Eaux troubles & limoneuses, dont la vüe n'a rien d'agréable , & dont on craint même d'aprocher. Après tout , ces Savans ont leur utilité ; il faut dans la Société des Manœuvres aussi bien que des Architectes. Mais les Savans , qui joignent le Goût & les Talens à l'Erudition , sont come ces Terres fertiles , qui produisent également des Fleurs & des Fruits.

On comparoit les Ordonnances des Médecins à des Billets de Loterie: Heureux qui a le bon Lot!

Une Comparaison est défectueuse , quand on compare des choses contradictoires & incompatibles \* , & qu'on trouve des rapports

\* Les Jansénistes ont eü la hardiesse de comparer les Miracles operés , disoient ils , par les Reliques de l'Abé Paris à ceux de *Jésus-Christ* ; mais rien de plus irrégulier & de moins juste, que ce coupable Parallèle. Celui qu'ont fait quelques Personnes entre les Cérémonies de l'Eglise Romaine & celle des *païens* , est moins criminel.

& des ressemblances, là où il n'y en a point. On pourroit comparer *Cromvel* à *César*; mais ce seroit se moquer, que de le comparer à *Brutus* ou à *Caton*.

Il y a des choses qui paroissent différentes, & qui cependant se ressemblent d'un certain côté, come celle ci: Il y a des *Descartes* qui mènent la Charüe & des *Corneilles*, qui gardent les Moutons, & qui par cela même font assés mal ces deux métiers.

Les Antithèses renferment presque toujours de fines Comparaisons. En voici que j'ai tirées d'un Livre de feu M. *Le Clerc*, distingué dans la République des Lettres, par la vaste étendue de ses Connoissances: *Il semble que les autres doivent se passer de tout & nous de rien; il n'y a point de recompense trop petite pour eux, ni de profit trop grand pour nous. C'est assés pour eux de ne pas mourir de faim, mais le superflu nous est devenu nécessaire.*

Un Poète compare nos premiers Pères avec nous & après avoir parlé de leur Simplicité & de nôtre Luxe, il dit;

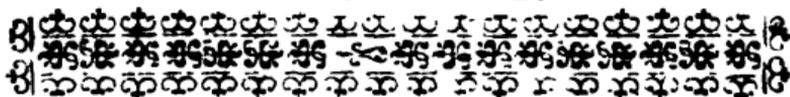
*Toujours satisfaits de leur sort  
Nul Objet criminel n'excitoit leur envie;  
Sans craindre ou desirer la mort,  
Ils quitoient sans regret la Vie.*

Il y a aussi des Comparaisons badines come celle qui est renfermée dans ces Vers:

En ne consultant que l'Amour ,  
 Votre félicité la nuit est peu comune ,  
 Mais en consultant la Fortune ,  
 Vous pouvez être heureux & la nuit & le jour.

Beaucoup de Savoir étend l'Esprit, come un grand nombre d'Objets étend la Vue; mais lorsque cette multitude d'Objets est trop confuse, elle fatigue les yeux. Il en est de même du Génie. Il est come apesanti & étouffé, par une grande variété de Connoissances peu distinctes qui se nuisent réciproquement & dont on ne voit ni le comencement ni la fin. Ce n'est plus qu'un Cahos, où tout se trouve & rien ne paroît distinctement.

Après les Comparaisons des grands Hommes de *Plutarque*, on a eû la fureur des Paralleles. On a comparé *Ciceron* à *Démosthènes*, *Homère* à *Virgile* & *Corneille* à *Racine*. On a doné plus de Génie à l'un & plus d'Esprit & de Correction à l'autre. Peut être a-t-on raison; mais y a t-il du jugement, de l'équité, à soutenir qu'on trouve plus de Sentiment dans *Corneille* que dans *Racine*, où le Cœur parle sans cesse, & où tout respire le Sentiment & la Tendresse? Qui a plus que lui, de Goût; d'Art & d'Elégance?



### III. L E T T R E

*A l'Auteur de la Difficulté proposée aux Méta-  
physiciens \*.*

M O N S I E U R ,

**J**E voulois laisser tomber nôtre Dispute par mon silence ; j'étois rebuté en voiant toujours , qu'après avoir fait mes efforts pour dénouër le *Nœud Gordien* , il se trouvoit que je n'avois dénoué qu'un Nœud , que j'avois fait moi même ; & que le véritable Nœud , celui que vous donés à dénouër , m'avoit échapé & subsistoit dans son entier. Mais mon Ami *Microthyme* , à qui j'ai fait la confiance de la part que j'ai dans cette Dispute ; m'a fort pressé de ne pas quitter la partie. Voulés vous , me disoit-il , laisser le Monde sans mouvement ; sans changement ? Voulés vous que tout l'Univers soit pétrifié ? Rendés à la Nature son activité , que cet Auteur veut lui ôter par sa Magie ( c'est ainsi qu'il nomme la Métaphysique , qu'il ne connoit guères que par nôtre Journal. ) Perdrois je l'espérance de voir des changemens avantageux dans ma Fortune ? Rendés moi cette

---

\*. Voies Journal Helv. Janvier 1756. p 33.

douce espérance, que ce Magicien voudroit me ravir. C'est, par parenthèse, un Home qui a la passion des Richesses. J'ai voulu lui représenter, qu'il y auroit peut-être à gagner pour lui, dans ce nouvel état des choses, qui fixeroit pour toujours sa Fortune; que s'il perdoit l'espérance de l'augmenter, il seroit aussi afranchi de la crainte de la voir diminuer. Serviteur, m'a-t-il dit; l'idée de n'avoir rien à craindre, ne sauroit me faire supporter l'idée de n'avoir rien à espérer; & je ne vois rien qui soit plus à craindre pour moi, que de perdre l'espérance. Je ne m'étonne pas si ce Magicien s'est fait des Enemis, come il le dit lui même. Qui pouroit souffrir un Home qui veut nous rendre immobiles come des Statües, à moins que nous n'aions, pour nous préserver de ses enchantemens, je ne fais quel *Talisman*, qu'il apelle un Principe supérieur, une Maxime nouvelle, que persone ne conoit que lui. Trouvés moi ce secret, pour l'oposer à cette Vertu magique, qu'il veut déployer sur tout ce qui est, pour le rendre immuable. J'avois beau lui dire: Ne vous inquiétés pas tant, pour cette découverte: On peut arrêter ce que vous apellés sa Vertu Magique, indépendamment de ce Secret. Toute la force de sa Magie est dans sa conclusion; il prétend ne la tirer que du Principe de contradiction.

S'il la tiroit d'autres Principes, on pourroit, pour se débarasser de la Conséquence, les rejeter. Or cet Auteur est un bon Logicien; il fait bien que quand un Principe est vrai & incontestable, come celui la l'est aparemment si l'on en tire une Conséquence qui n'en découle pas légitimement, on peut montrer que la Conséquence n'est pas légitime, par les seules Règles de la Logique ou du Raisonnement, sans apeller à son secours aucun Principe nouveau; mais que si l'on en tire une Conséquence qui en découle légitimement, aucun autre Principe, connu ou inconnu, ne peut l'infirmer; & que la Conséquence légitime d'un Principe certain, est aussi certaine que le Principe même. Vous voies donc bien qu'il badine avec ses Lecteurs; & qu'il ne prétend pas que sa Conséquence soit légitime, vù qu'il reconoit d'ailleurs qu'elle est contraire à l'expétience & par conséquent fausse. Non, non, me dit-il; cet Auteur là parle trop sérieusement: Il qualifie sa Démonstration avec trop d'emphase; vous lui avés déjà proposé une Objection pareille, à laquelle il n'a pas seulement fait attention, sa Doctrine étant sans doute fort indépendante de ces Règles de Logique dont vous me parlés. Mon raisonnement n'ayant pas pû persuader *Microthyme*, j'espère, *Monsieur*, que vous voudrés bien vous

expliquer là dessus, pour rassûrer le bon Home; & pour m'apprendre à moi même à quoi je dois m'en tenir. Il vous plaira donc de nous dire, si vous croiés vôtre Conséquence très légitimement déduite du Principe de Contradiction, en sorte que vous soiés pétrifié vous même aussi bien que nous tous; ou si vous convenés qu'elle n'en est pas déduite légitimement, mais qu'elle n'a avec ce Principe qu'une liaison aparente; & en ce cas là, vous reconoitrés aussi, que vôtre Raisonnement a un vice de forme, & qu'ainsi il est réfutable par la Logique seule.

Cependant mon Ami ne veut pas s'en rapporter à vous; il croit que vous vous pétrifieriés cent fois vous même, plutôt que de ne nous pas pétrifier tous tant que nous sommes; & il m'a conjuré de le dépétrifier. Il n'y a pas eû moien de l'éconduire.

Hé bien, lui ai-je dit; réduisons l'argument de l'Auteur en forme, & pour le rendre plus sensible, prenons un exemple; & l'exemple qu'il allègue lui même :

*Si la rondeur de ce Corps ne peut jamais être que la rondeur de ce Corps, la rondeur de ce Corps est immuable.*

*Or la rondeur de ce Corps ne peut jamais être que la rondeur de ce Corps.*

*Donc la rondeur de ce Corps est immuable.*

Et vous comprenés bien, ai-je ajouté, que

ce que l'on démontre ainsi de la rondeur d'un Corps, on peut le démontrer de même de toute autre chose.

Mon home a été frappé de la force de ce Raisonnement ; il a fait autrefois un *Cours* de Géométrie, & il a avoué, qu'il ne se souvient pas d'avoir trouvé plus d'évidence dans la Démonstration que l'on donne de cette Proposition, que *les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits*, qu'il n'en trouve dans ce raisonnement ; il a pâli pour moi, ou plutôt pour lui même, qui craint, come la mort, cette absolue immutabilité de tout. Enfin il m'a pressé de répondre.

Je lui ai dit qu'il y avoit cette limitation à apporter à la Mineure :

*Or la rondeur de ce Corps, ( pendant qu'elle est ou qu'elle existe ) ne peut jamais être que la rondeur de ce Corps.*

Et alors on aura cette Conclusion :

*Donc la rondeur de ce Corps est immuable, ( pendant qu'elle est ou qu'elle existe. )*

Conclusion que nous lui acorderons volontiers.

Il falloit voir coment le pauvre Home s'est ranimé à l'ouïe de cette réponse. Il assuroit que l'Enemi étoit défait à plate couture, & il le défioit de pouvoir revenir à la charge. Attendés, lui ai-je dit ; le voici qui reparoit.

Mais l'Existence de la rondeur de ce Corps ne

*peut jamais être que l'Existence de la rondeur de ce Corps.*

*Donc l'Existence de la rondeur de ce Corps est immuable.*

Voilà *Microthyme* replongé dans ses fraïeurs. Ah ! Ne quités pas le champ de Bataille, m'a-t-il dit : N'avés vous plus de bote à lui pousser. J'ai encore une distinction à faire entre l'existence actuelle & l'existence idéale. Je déterminerai ainsi sa Mineure.

*L'Existence de la rondeur de ce Corps (tant qu'elle est actuelle) ne peut jamais être que l'existence de la rondeur de ce Corps.*

Elle nous donera alors cette Conclusion :

*Donc l'Existence de la rondeur de ce Corps est immuable (tant qu'elle est actuelle.)*

Et c'est encore là une Conclusion que nous ne lui contesterons pas.

Excellente Distinction, a-t-il dit : Nous avons cause gagnée. Vous chantés toujours trop tôt Victoire: Voici l'Enemi toujours aussi frais & aussi entier que jamais.

*L'Existence actuelle de la rondeur de ce Corps ne peut jamais être que l'Existence actuelle de la rondeur de ce Corps.*

*Donc l'Existence actuelle de la rondeur de ce Corps est immuable.*

Le pauvre *Microthyme* a été pétrifié de nouveau. Quel redoutable Enemi ! S'est-il écrié. C'est une Hydre à qui il revient autant

de Têtes qu'on peut lui en couper ; il faudroit un Hércule pour les lui couper toutes à la fois. VOIENS , ai je dit : j'ai encore un coup à lui porter. C'est qu'il aura beau accumuler ici les idées tant qu'il voudra , je dirai toujours que l'Objet auquel ces idées accumulées répondent , est immuable *pendant qu'il est* , c'est à dire , que pendant qu'il est, il ne peut pas ne pas être , & que pendant qu'il est tel , il ne peut pas ne pas être tel ; mais je soutiendrai toujours , qu'il ne s'enfuit point de là , qu'après avoir été , il ne puisse pas ne pas être ; ou qu'après avoir été tel , il ne puisse pas ne pas être tel.

Oh , pour le coup , a dit mon Ami , Voila toutes les têtes de l'Hydre abatues. Je m'en tiens à cette réponse , à la faveur de laquelle je vois clairement , quoiqu'en puisse dire ce Magicien , ces agréables solutions : Ma boutique a beau être fermée actuellement , & elle a beau n'être qu'une boutique fermée , pendant qu'elle est fermée , je ne pourrai pas moins l'ouvrir demain : Ma Caisse a beau être vuide , & elle a beau n'être qu'une Caisse vuide pendant qu'elle est vuide , je ne pourrai pas moins la remplir ; & enfin en dépit de son idée de l'Essence , & de sa Démonstration , bâtie sur le Principe de contradiction , rien n'empêchera que le

Monde ne puisse toujours aller & venir, pour prendre de ma Marchandise, & m'apporter de l'Argent.

Pour ce qui est de ce bavard de *Wolf*, a-t-il ajouté, s'il a eu des Principes qui conduisent à l'absolue immutabilité de tout, je m'en soucie fort peu ; & je pense que votre réponse suffira pour détruire aussi ces Principes là. Tout beau, lui ai-je dit, ne parlés pas ainsi d'un des plus grands Magiciens de notre Siècle. Mais, a-t-il repris, le Magicien de *Grancy* vous l'a renversé comé une *Idole de Theatre*, avec ses Confrères les *Locke*, les *Clarke*, & les *Leibnitz*. En vain lui disois-je, que ce qui pouvoit être permis de Magicien à Magicien, ne tiroit pas à conséquence pour un *Microthyme*. Pourquoi ne voulés vous pas, m'a-t-il répondu, que j'aie le droit de traiter de bavard, un Home qui soutient la grande *absurdité*, qui entasse absurdité sur absurdité jusqu'au comble de l'*absurdité*, comé l'Auteur de *Grancy* l'a invinciblement démontré ?

J'ai été obligé, *Monsieur*, d'avouer, que vous tiriés de la doctrine de *Wolf*, la plus grande de toutes les absurdités, sçavoir, que *tout est immuable, jusques aux Modes, dont l'Essence, suivant cette même Doctrine, est pour tant d'être nuable* ; mais j'ai crû devoir ajouter, que vous ne tirés cette Conséquence absurde de sa Doctrine ; qu'à la faveur d'un

Principe étranger, que vous y faites entrer secrètement. Fort bien, s'est il écrié, bone ruse de guerre! Je pense qu'en éfet cet Auteur ne pouvoit pas trouver un meilleur moien de conduire *Wolf* à l'absurde, que de joindre furtivement les Principes à ceux de *Wolf*; *Speſtatum admiſſi, riſum &c.*

Je lui ai dit, que ce n'étoit point une ruse de guerre, mais que vous prétendiés trouver en éfet ce Principe dans la Doctrine de *Wolf*; & pour rabattre son caquet, je lui ai proposé vôtres Argument de cette manière: *Wolf* soutient d'un côté, que *tout sans exception a une Effence*; ne faut-il pas qu'il avoüe dès là, que *tout est Effence*? D'un autre côté, il soutient que *toute Effence est immuable*; ne faut il pas dès là qu'il reconnoisse aussi, que *tout sans exception, est immuable*?

Frapé de ce raisonnement, il alloit retomber sur le pauvre *Wolf*, quand je l'ai arrêté, en lui représentant, que jamais *Wolf* n'accorderoit, que de ce que tout sans exception a une Effence, il s'enſuive que tout soit Effence. Mais come il soutenoit que l'évidence de cette Conſéquence ſautoit aux yeux; pour le faire révenir, je lui ai proposé un Exemple; & vous allés voir, *Monsieur*, que j'ai trouvé le bon exemple, pour lui faire ſentir l'incongruité & l'inconvénient de cette Conſéquence: Vous avoüerés, lui ai je dit,

qu'il n'y a rien absolument qui n'ait son idée, c'est-à-dire, une idée qui lui réponde; mais vous ne conviendrés pas pour cela, que tout sans exception n'est qu'idée; & vous n'aprouveriés point, quand on vous devoit de l'Argent, qu'au lieu de vous compter de l'Argent bien réel & bien sonant, on ne vous comptât de l'Argent qu'en idée. Vous jugés bien, *Monsieur*, que sur cet exemple là, il n'a pas fait difficulté de se rendre; & je lui ai fait remarquer, que cet exemple étoit d'autant plus juste, que les Essences des choses ne sont en éfet que leur possibilité, où les idées de ces choses; que ces idées sont immuables en elles mêmes, ou dans l'Entendement divin, qui en est la source; mais que la réalisation de ces idées, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou la production des Objets extérieurs, qui répondent à ces idées, dépendoit du bon plaisir de Dieu, & de l'arrangement qu'il a mis dans les choses du Mondè; qu'en vertu de cet arrangement, sa Caisse se trouvoit, tantôt vuide, tantôt pleine, sans que cette circulation continuelle aportât la moindre altération ni à l'idée de sa Caisse vuide, ni à l'idée de sa Caisse pleine; ces idées étant toujours parfaitement les mêmes & absolument immuables, enforte qu'il est impossible qu'une Caisse vuide soit une Caisse

pleine, & qu'une Caisse pleine soit une Caisse vuide. Oh, s'est écrié *Microthyme*, en se frotant les yeux, je comence à voir clair dans cette immutabilité des Essences, & je sens qu'elle n'est pas moins nécessaire pour mon bonheur, que l'immutabilité des choses du Monde y seroit contraire; puisque sans cette immutabilité des Essences, il pourroit arriver, que lors même que j'aurois de l'Argent, je n'aurois rien.

J'avois une belle occasion de lui dire, que lors qu'il avoit de l'Argent, il n'avoit pas tout ce qu'il croioit, & que ce n'est pas dans nos idées, telles que nous les formons dans nos petits Cerveaux, que consistent les vraies Essences des choses; mais j'ai craint de troubler la joie qu'il avoit, de voir, come il le pensoit, la solution de toutes ces redoutables difficultés. Il a déclaré qu'il n'avoit plus rien sur le cœur, ni contre *Wolf*, ni contre vous: Dans sa bone humeur, il a proposé un acomodement entre vous & moi, & m'a pressé de reconoitre avec vous l'absolüe immutabilité de tout, dans le sens dans lequel je venois de l'expliquer, assurant que c'étoit sans doute tout ce que vous prétendiés, & que la Paix seroit faite; si vous le trouvés bon, a-t-il ajouté, faites lui mes complimens. Là dessus il s'est retiré, sans doute pour aller reconoitre l'état de sa

Caiffe, afin de voir quelle variation il y aura d'ici à demain au soir. J'espère, *Monsieur*, qu'en faveur de son bon cœur, vous lui pardonnerés les impertinences qu'il a lâchées dans cette conversation.

Le bon Home croit la paix conclüe ; pour moi je ne m'en flate pas ; je crains même fort de n'avoir pas encore saisi le vrai Nœud de la difficulté. Il me semblè que je vous entens me dire : *Vous n'y êtes pas ; Vous ny êtes jamais.* Et coment nous acorder, si nous ne-nous comprenons pas encore ? Je ne vois qu'un moyen, qui puisse nous acheminer à cette Paix ; c'est, *Monsieur*, que vous aies la bonté de proposer vôte difficulté en Sillogismes, qui soient en bone & d'ue forme : Là je pourrai voir distinctément, s'il y a dans vôte Raisonnement un vice de matière ou de forme, ou si tout en est bon & concludant, & dans ce dernier cas, je ne pourrai plus vous contester l'absolue immutabilité de tout ; je ferai en éfet come pétrifié d'étonement.

Je voudrois bien, *Monsieur*, pouvoir convenir avec vous dès aujourd'hui de cette immutabilité, pour doner lieu au développement ultérieur de vôte nouveau Siffème de Métaphysique ; mais outre que je ne peux pas parler contre ma pensée, je craindrois qu'on ne m'acusat de vous jouer malicieu-

sement le tour que *Diogène* jouïa autrefois à ce Philosophe, qui prétendoit prouver par un Raisonnement subtil, qu'il n'y a point de Mouvement; lors que pour le réfuter, & pour démontrer la réalité du mouvement, il se mit à marcher. Si je vous disois que je reconois l'absolue immutabilité de tout, je ferois voir le trait le plus marqué de la plus grande & de la plus inconcevable mutabilité. Quel changement ne faudroit-il pas qu'il arrivât en moi! Il faudroit que mon Essence même changêât.

Mais au reste, *Monsieur*, quelque ardent que vous me trouviés à défendre la mutabilité des choses du Monde, vous pouvez compter absolument sur l'immutabilité des sentimens de considération dans lesquels je suis &c.

#### NEUCHÂTEL.

P. S. Je conviens, *Monsieur*, pour ajouter ici cet Eclaircissement, que tout Etre dans chaque état particulier, a son Essence qui le constitue dans cet état là; & que cette Essence est immuable, c'est-à-dire, que pendant que cet Etre est dans cet état, il ne peut qu'être dans cet état; mais l'idée de cet Etre & celle de cet état n'étant pas jointes ensemble nécessairement, cet Etre ne laissera pas d'être toujours ce même Etre,

quand même. il cessera d'être dans cet état. Cet Homme qui écrit, pendant qu'il écrit, ne peut être que cet Homme qui écrit; mais cela n'empêchera pas, que quand il aura cessé d'écrire, il ne soit toujours ce même Homme, quoique dans une autre situation, ou dans une autre occupation.

Mais, dirés vous, l'action d'écrire qui est en lui, n'est-elle pas toujours l'action d'écrire qui est en lui?

Oui, pendant qu'elle est en lui.

Mais, continuerez vous, quand on parle de l'action d'écrire qui est en lui, ne suppose-t-on pas manifestement qu'elle est en lui?

Oui; & elle est toujours en lui, tant qu'on le suppose avec vérité. Mais, dirés vous encore, elle est actuellement en lui.

Je répons que l'on suppose donc avec vérité, qu'elle est actuellement en lui.

Hé bien, reprendrés vous, l'action d'écrire qui est actuellement en lui, n'est-elle pas toujours l'action d'écrire qui est actuellement en lui?

Oui sans doute; elle l'est-toujours & immuablement.

Il ne pourra donc jamais arriver, ajoutés vous enfin, que cet Homme n'écrive pas actuellement?

J'en conviens, *Monsieur*; car lors même qu'il n'écrira plus, il n'en fera pas moins

vrai qu'il écrit actuellement, c'est-à-dire, dans le tems présent, dans un tel jour d'une telle année, & dans une telle heure de ce jour; mais l'action d'écrire dans l'heure présente, n'emporte point l'action d'écrire dans l'heure suivante.

Il est & sera éternellement vrai que j'écris actuellement; mais cela n'emporte pas que j'écrirai toujours. Come il est & sera éternellement vrai, que j'écris quand j'écris, il est aussi & sera éternellement vrai, que je n'écris pas quand je n'écris pas; & je suis toujours le même Home, que j'écrive ou que je n'écrive pas. Quand j'aurai cessé d'écrire, je ne serai pas moins votre Serviteur, que je le suis a mesure que je l'écris. Mais vous me dirés que je ne me souviens pas que c'est de l'Home qui écrit, que je dis qu'il est votre Serviteur, & que l'Home qui n'écrit pas, ne peut pas être l'Home qui écrit. Ah! *Monsieur*, quelle étrange & prodigieuse mutabilité découle ici de votre immutabilité? Elle est si rapide, que je ne peux la retenir, pour y fixer un moment mon attention. Dès que j'ai comencé à la considerer, je ne peux plus continuer; c'est un autre qui continue à ma place; & pour moi, je suis emporté je ne fais où; car il est évident & d'une éviden-

évidence sans réplique, qu'un Home qui comence, n'est pas un Home qui continue. Ah, pauvre *Microthyme*, si tu étois ici, quelle fraïeur n'aurois-tu pas dans ce tourbillon? Je m'éfraie moi même; mais ce qui me rassûre, c'est que ma fraïeur doit finir aussitôt qu'elle comence, puis qu'elle ne peut pas continuer. Il est vrai, d'un autre côté, que je ne vois pas comment elle peut finir; car s'il est évident, que la fraïeur qui comence n'est pas la fraïeur qui continue; il n'est pas moins évident, que la fraïeur qui comence n'est pas la fraïeur qui finit. Ne pourra-t-elle donc ni continuer, ni finir? Je vous supplie, *Monsieur*, de me tirer de cet embarras.





## AUX JOURNALISTES

*En leur envoiant l'Histoire d'un HERMITE &  
d'un HOME-MARIN.*

MESSIEURS.

CETTE Histoire m'est tombée par hazard entre les mains. Je l'ai trouvée intéressante & même utile ; c'est ce qui m'a déterminé à vous l'envoyer. On m'a dit que l'Auteur en doneroit la suite, si le comencement a le bonheur de plaire. Je ne fais au reste, si ceci est une Fiction ou une Vérité\*. Le *Voïage de Telliamed* rend cette Histoire assez vraisemblable, puisqu'il assure avoir vû plusieurs fois des Homes-Marins, dont il fait une exacte Description. Mais il importe peu au but de l'Auteur qu'on regarde sa Relation come une Fable. On voit qu'il s'est proposé un plus grand objet, que celui d'amuser ses Lecteurs : Il a manifestement dessein de les instruire, & pour cela, il lui est indiférent

---

\* L'Auteur ne demande pour sa Relation, que le même degré de créance que l'on done à l'Histoire de *l'Home au Masque de fer*, racontée par M. de *Voltaire*, ou à celle de *François Mogmé*, *Voïés Journ. Helv. Octob. 1751. p. 386.* Ce n'est pas trop exiger.

que le Jeune-Homme, dont il fait son Elève, soit sorti du sein de la Mer ou du fond des Forêts, come on prétend qu'en sont sortis des Hommes sauvages, nourris par des Chèvres, ou même par des Ourfes, & qui mugissoient come elles. Il y a fort aparence, que nôtre Historien vouloit uniquement que son Disciple fut table rase, & n'eût encore reçu aucuns principes ni aucuns préjugés de l'Exemple, de la Coutume & de l'Education. Ces premières impressions ne décident que trop souvent de nos Mœurs, de nôtre Croiance & de nos Sentimens.

On ne manquera pas de dire, que dans l'Education que l'Auteur donne à l'Home-Marin, il lui fait faire bien des progrès & du chemin en peu de tems; mais peut être aussi, que cet Historien n'avoit pas dessein de faire un Livre, en s'apésantissant sur les détails inutiles & en traçant les différentes routes où il fait passer son Elève, pour le rendre capable de comprendre tout ce qu'il lui dit & de proposer ses objections. Ces degrés successifs de Connoissances auroient pû faire languir la Narration, ou jeter dans une longueur, qu'on vouloit éviter. *Robinson Crusoé* donne à *Vendredi*, son Sauvage, une intelligence fort au dessus de celle qu'on doit attendre d'un jeune Home féroce, sans Principes & sans Education, & on n'en a point été blessé.

Nôtre Raison se développe promptement & avec facilité , quand on fait la diriger ; une idée en fait naître une autre & chaque Objet devient une source de Découvertes & de Connoissance. C'est un Germe qui se multiplie & pousse plusieurs Branches.

Après tout , un Ecrivain a droit d'exiger de son Lecteur , qu'il se prête à sa Fiction , quand elle ne choque point la vraisemblance & qu'elle mène à des Vérités utiles, ou qu'elle peut servir à son plaisir. C'est ainsi que dans la Tragédie , on n'est point blessé de voir arriver dans un seul & même lieu , & dans l'espace de 24. heures , des Evénemens qui suposent plus d'étendue de terrain & de tems. Mais on ne doit point chicaner, quand il s'agit de s'instruire ou de s'amuser,

Peut être que ce qui m'intéresse à la publication de cette petite Histoire, est le rapport qu'il y a entre la situation de l'Auteur & la mienne. Il se done pour un Hermite, & je vis depuis quelques Années , dans une sorte de Solitude. Les Oiseaux, les Fleurs, la Lecture , sont mes seuls Amusemens ; car il en faut pour se dérober à l'ennui , qui est presque le plus grand mal qu'un Home de Lettre puisse éprouver. Rien n'est plus judicieux , que ce que le célèbre *Pelisson* \* dit à

---

\* Discours sur les Oeuvres de M. *Sarasin* , p. 39.

ce sujet : Je vais rapporter ces propres paroles. Je ne puis croire qu'on travaille inutilement, quand on travaille agréablement, pour la plus grande partie du monde, & que sans corrompre les Esprits, on vient à bout de les divertir & de leur plaire. Des raisons très solides nous attachent quelquefois à des Ouvrages, qui semblent ne l'être pas. Cet Home, que vous blâmés, a trouvé peut-être, que pour rétablir sa Santé, qui est ruinée, pour se distraire de ses chagrins Domestiques &c. il lui est plus utile de composer des Chansons, que des Traités de Morale & de Politique. Si cela est, je le dirai hardiment, la Morale & la Politique elles mêmes, lui ordonnent de faire des Chansons; & c'est une injustice sans exemple, de condamner les occupations d'autrui, dont on ne sait ni les motifs ni les circonstances. Un Roman peut donner des Sentimens & les perfectionner.

Cependant rien n'est plus ordinaire, que de traiter de frivole & d'inutile les occupations des Gens de Lettres. Il semble que leur travail, quelque pénible, quelque important qu'il soit, ne mérite pas ce titre, & qu'on doive le réserver à l'Industrie matérielle de l'Ouvrier, ou aux Spéculations lucratives du Négociant; come si l'aquisition des Richesses de l'Esprit étoit d'un moindre prix que celles que distribue la Fortune, & qu'elle prodigue souvent à ceux qui sont le

moins dignes de ses faveurs. Calculer ou labourer un Champ, c'est travailler; cultiver son Esprit, c'est perdre son tems\*. A la vérité, come l'Artisan doit se distinguer dans son Métier, il faut aussi que l'Home de Lettres se distingue dans le sien & que son Esprit & ses Talens l'élèvent au dessus du commun des Homes. Il ne vaut pas la peine de méditer & d'écrire, pour ne faire que des Ouvrages médiocres. Le Travail, l'application, l'exemple des Grands Modèles peuvent conduire à d'heureux succès. *Pascal, Fontenelle, Voltaire, Rousseau, Racine, Montesquieu, de Buffon*, que ne peut-on vous imiter & suivre vos traces!

Nôtre Auteur auroit pû orner son Tableau d'Images plus riantes, mais moins vraisemblables. Il auroit pû faire voir *Neptune* calmer de son Trident les Flots irrités & ordonner aux Vents de se taire: Il auroit pû encore nous montrer les *Alcions* voltiger nonchalamment sur la surface d'une Mer tran-

O 3

quile,

---

\* Un fameux *Anglois* pense bien différemment. Il croit que les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* inspirèrent aux *Athéniens* ce Courage & cette Grandeur d'Ame, qui les rendirent si célèbres: Et Mr. l'Abé *Terrasson*, Auteur célèbre, a écrit, que le *Télémaque*, en instruisant les Princes, est cause de la Paix dont l'*Europe* jouit.

quile, ou *Vénus* sortant du sein de l'Onde sur un Char pompeux, trainé par les *Tritons* & les *Néréïdes* & accompagnées des *Graces* & des *Amours*. Mais ce Spectacle, tout magnifique qu'il est, ne vaut pas une Décoration plus simple & plus naturelle : Le Merveilleux ne doit nous plaire, qu'autant qu'il conduit à un but utile.

Ici le vraisemblable est ménagé avec soin : Il est même fondé sur plusieurs Découvertes modernes. *Canor* nous parle d'un Enfant élevé avec les Ours, & quelques Voyageurs assurent, qu'on trouva, il y a quelques Années, un jeune Home sauvage, dans les Forêts d'*Hanover*. On a fait voir depuis peu à *Paris*, une petite Fille trouvée dans les Bois en *France*. Elle étoit tellement féroce, qu'elle avoüa, qu'elle avoit dévoré sa propre Sœur. Cependant on eût l'Art de l'apprivoiser & on l'appella Melle *Le Blanc*. Un habile Naturaliste, qui nous a fait son Histoire, dit à ce sujet, que le Spectacle d'un Sauvage est curieux & utile pour un Philosophe ; qu'il y voit l'Âme à découvert, qu'il en distingue tous les mouvemens naturels & que peut être conoitroit-on clairement, que la Vertu appartient à l'Home Sauvage, plus qu'à l'Home civilisé.

*M. J. J. Rousseau*, qui a soutenu le même Paradoxe, doit bien triompher de cet aveu,

lui qui assure, que l'état de réflexion est un état contre nature & que l'Homme, qui médite, est un Animal féroce. Il a cependant fort médité lui même, pour nous démontrer cette étrange opinion, qui ne peut partir, que d'une mélancolie sombre & sauvage. En effet, ce n'est qu'en réfléchissant, qu'on peut corriger ses Défauts, acquérir des Vertus, de l'Expérience & conoitre la Vérité. Ce n'est qu'en méditant, que nous aprenons à distinguer le juste de l'injuste. Bien loin de dire, comme M. Rousseau, que l'Homme qui médite est un Animal féroce, on peut assurer au contraire, que ce n'est qu'en méditant, qu'on devient véritablement Homme, c'est à dire un Etre capable d'attention & d'examen, qui peut faire un bon usage de sa Liberté, discerner ses Devoirs & les pratiquer. Selon lui, les premiers Homes n'étoient que des espèces de Bêtes brutes, guidées par un Instinct aveugle & cependant préférables à nous. Mais comment ces Animaux féroces se font-ils apprivoisés peu à peu, eux qui étoient errans & vagabonds, dans un état de Guerre & qui avoient à peine l'usage de la Parole? La Réflexion a fait ce Miracle; l'Etude est venue ensuite, les Sciences & les Arts ont achevé d'adoucir leur férocité. Il faut convenir, que si M. Rousseau a voulu s'annoncer pour un Génie rare & singulier il a parfaite-

ment réussi ; aussi M. de *Voltaire* lui dit-il : qu'il faut bien de l'Esprit, pour prouver, come il a fait, que nos Ancêtres n'étoient que des Bêtes brutes.

Au reste M. *Rousseau* a fait habilement usage de quelques Strophes de l'Ode sur la Raison, de l'Illustre Poète *Rousseau* ; j'en citerai une seule :

*Mais, vous Mortels, qui dans le Monde,  
Croiant tenir les premiers Rangs,  
Plaignés l'Ignorance profonde  
De tant de Peuples diférens ;  
Qui confondés avec la Brute  
Ce Huron caché sous sa Hûte,  
Au seul Instinct presque réduit ;  
Parlés : Quel est le moins barbare  
D'une Raison qui vous égare,  
Ou de l'Instinct qui le conduit ?*

---

## HISTOIRE

### D'un HERMITE & d'un HOME-MARIN.

*Souvent l'auguste Vérité  
Ne paroît qu'un aimable Songe  
Et prend le Voile du Mensonge  
En faveur de l'Humanité.*

**E**tant jeune, j'étois voluptueux, & je partageois mon tems entre l'Etude & les

Plaisirs. La mort de ma Mère, qui m'aimoit tendrement & que j'aimois beaucoup, me jetta dans une Mélancolie, qui altéra mon Tempéramment & mon Humeur. Je ne voiois plus dans mes Amis que des Perfides & dans mes Maitresses que des Infideles. Une sombre tristesse répandoit sa noirceur sur tous les Objets. Mon Père avoit quelque chose de dur & d'impérieux dans son caractère & ne compatissoit point à ma foiblesse. Né délicat & sensible, cette différence entre ma Mère & lui redoubloit mon affliction & me faisoit mieux sentir la perte que j'avois faite. Je résolus de voyager, pour essaier de me distraire. Je pris la route de *Paris*. Je crus que le comerce du Monde, celui des Gens de Lettres, les Spectacles, les amusemens successifs, qu'une grande Ville présente sans cesse, pourroient soulager ma douleur & rendre à mon Esprit son repos & sa gaieté; mais je ne trouvai dans les Gens du Monde, que des Préjugés & une Politesse fardée, qui tenoient la place de la Vérité & du sentiment. Les Homes de Lettres n'étoient occupés qu'à se faire valoir eux & leurs Ouvrages & à décrier ceux des autres. Je vis peu de Talens, encore moins d'Equité, & beaucoup d'Intrigues & de Cabales. Les Plaisirs qu'on goûte à *Paris* sont trop vifs, trop bruians, trop tumultueux pour me

plaire: Ils usent les Organes, fatiguent l'Esprit & laissent dans le Cœur un ennui & un vuide qu'on ne peut se dissimuler, & qu'il est bien difficile de remplir.

*Le Grand-Monde est léger, inapplicable volage,  
Sa Voix trouble & séduit: Est-on seul, on est sage,*

Je me jettai dans la lecture; mais en voulant étendre mes Connoissances, je m'aperçus que je ne faisois qu'étendre mes Doutes. L'Histoire ne m'offroit que des Terres inconnues, de vastes Déserts, ou un affreux Théâtre de Révolutions sanglantes & funestes. J'y voyois les Vertus persécutées & le Vice sur le Trône. L'Histoire n'intéresse que par la grandeur des Evénemens produits par de grandes Passions; on ne trouve guères que dans les Romans, les états & la peinture de l'Innocence. Ce qui me dégoutoit encore de l'Histoire, ce sont les Fables qu'on y a mêlées, & la difficulté de les distinguer de la Vérité. J'espérois du moins de la trouver dans l'étude de la Philosophie, mais je fus bientôt détrompé: Je vis que l'Evidence, que je cherchois, fuyoit à mesure que je croiois en approcher; qu'une Opinion succédoit à une autre Opinion, qui n'étoit pas plus vraisemblable que la première; je ne vis partout que des Hypothèses & de simples Eueurs, qui me laissoient dans les Ténèbres.

Hélas ! dis-je en moi même, qu'est-ce que l'Homme ? Un assemblage de Défauts sur bien peu de Vertus ; des Sentimens nobles & généreux, étouffés par des Passions basses & honteuses. Que d'Ignorance, de Préjugés & de Ténèbres dans l'Enfance ! Que de Foiblesse & d'Infirmités dans la Vieillesse ! L'Instant de Lumière & de Force, qui joint ces deux Ages, n'est qu'un point dans le court espace de la Vie.

Des Réflexions sombres, un penchant à la tristesse, ne m'empêchoient pas d'être sensible. Je suis né tendre, & il ne me faisoit, pour aimer, qu'un objet qui me parut aimable. Mon Cœur le cherchoit & je crus le trouver dans la connoissance que je fis d'une Prude, dont l'extérieur humble & dévot m'éblouit d'abord, mais dont la Vertu sévère & farouche me rebuta bien-tôt après. On ne sauroit aimer long-tems ce qui ne peut plaire ; la Beauté même, sans les Graces, n'a pas le don de nous fixer. La répu gnance que je faisois pour une Sageffe sauvage & chagrine, me donna de l'Inclination pour une Personne d'un Caractère tout opposé. Elle sembloit être façonnée par les Jeux & par les Amours ; elle n'avoit qu'à se présenter pour toucher le Cœur & inspirer des desirs. La Prude m'avoit dégouté par sa dureté pour les malheureux, par la peinture affreuse

qu'elle faisoit des plus légers défauts ; mais celle qui faisoit mon attachement , m'inspiroit autant d'estime que d'amour , par sa tendre compassion pour les misérables : Elle tâchoit d'excuser les fautes qu'elle ne pouvoit justifier ; les coupables avoient rarement tort auprès d'elle , & l'épreuve qu'elle faisoit elle-même de ses foibleſſes , la rendoit très indulgente pour celle d'autrui. Hélas ! disois-je , presque tous les Hommes conoissent l'empire des Passions & presque tous les condamnent. On s'imagine obéir à Dieu , en se révoltant contre la Nature. Ne vaudroit-il pas mieux mettre à moderer les Passions le tems que nous employons vainement à en triompher ? Les Actions généreuses que je vis faire à *Emilie* , c'est le Nom de celle que j'aimois ; celles dont je ne fus pas le témoin , mais qui vinrent malgré elle à ma conoissance ; sa constance dans les plus cruels revers , sa fermeté dans les douleurs les plus aigües , qui sembloient respecter la sérénité de son Ame ; tout cela me lioit à elle , par des Nœuds indissolubles. Je trouvois dans le plaisir d'aimer la récompense la plus douce de l'Amour. Je sentoís que nous étions faits l'un pour l'autre & que la Mort seule pouvoit nous séparer. . . Mais que viens-je de dire , & quel événement funeste ai-je rappelé à ma Mémoire ! Hélas ! Je l'ai perdue,

cette belle, cette tendre *Emilie*, & je l'ai perdue pour jamais ! Je ne la verrai plus, les yeux fixés sur les miens, chercher dans mes regards les mouvemens de mon Ame & les sentimens de ma tendresse. Ma bouche, colée sur la sienne, a reçu ses derniers soupirs & mon Ame semble être descendue avec elle dans son Tombeau. Puis-je goûter quelque joie où elle n'est pas ! Le Monde & la Terre n'ont plus rien qui me plaise & qui mérite mon attention & mon estime. *Emilie* est morte, m'écriois je souvent, & je vis encore ! Mon Cœur est dans le deuil & les larmes & je pourrois être témoin de la folle joie des jeunes gens ! Je pourrois assister à leurs spectacles & à leurs Fêtes ! Ha plutôt, enfonçons nous dans la Solitude la plus profonde ; éloignons nous des Homes faux & trompeurs, tristes jouets de l'Erreur, de l'Avarice ou de l'Ambition.

Je dis & je cherchai une sombre Retraite dans une Forêt, qui n'étoit pas éloignée de la Mer. Je crus trouver dans cet Hermitage un remède à ma tristesse & il la redoubla. Dans la Solitude, tout nourrit la mélancolie ; on est livré à soi-même & l'on se plonge dans les Réflexions les plus noires. Rien ne nous distrait ; nos Passions même, qui n'étoient qu'assoupies se réveillent & augmentent nôtre tourment. Nous n'avons

personne qui nous donne de salutaires Conseils & qui nous console. Si l'on s'égare, personne ne nous redresse. Ce Monde qui, de près, nous avoit paru si affreux, si funeste à notre repos, perd, dans l'éloignement, une partie de sa difformité & l'on en sent mieux les douceurs & les avantages. Si le caprice ou l'adversité nous éloignent de la Société, un instinct plus fort nous en rapproche.

C'est ce que j'éprouvai dans ma Retraite; mais j'avois honte de la quitter sitôt, pour revenir dans ce Monde que j'avois abandonné. Je m'y acoutumai insensiblement : Ce qui contribua beaucoup à ma tranquillité & même à mon bonheur, ce fut la pensée, que si j'étois loin des Homes, j'étois près de Dieu & que je ne pouvois rien craindre, étant sous sa Protection & sous ses Yeux. *Je n'ai que toi, Père & Conservateur de l'Univers, m'écriois je quelquefois, mais ta Providence me suffit. Je me confie entièrement à ta Puissance & à ta Bonté. Abandonne-toi celui qui t'implore, toi qui a soin de toutes les Créatures ! Dois-je les redouter ! Ton Oeil & ton Oreille est attentive à ma Voix.*

Je m'occupois à la Lecture & à contempler les Merveilles de la Nature. Un jour que j'étois sur le bord de la Mer & que j'admirois son utilité & sa vaste étendue, je vis sortir de son sein une espèce de

Monstre, qui broutoit l'Herbe qui étoit sur le Rivage, & qui prit la fuite à mon aproche. Je me cachai derrière quelques Buissons, pour voir s'il ne reviendroit point. Il ne tarda pas à paroître. J'avois sur moi un Lacet, dont je me servois à prendre du gros Poisson. Je tendis ce Piége, en y mettant quelque nourriture. Le Monstre l'apercevant, voulut s'en saisir & s'embarassa dans les Nœuds de la Toile. Tandis qu'il se débatoit pour en sortir, je le considérai avec attention & je fus surpris de lui trouver la figure humaine. J'avois lû dans *Telliamed*, qu'on a souvent vû des Homes-Marins; mais je regardois cela come une Fable. Je ne pouvois plus conserver de doute, après ce que je voïois: La difficulté étoit de prendre cet Home sauvage & de l'apriivoiser. Ce qui me donoit quelque espérance, c'est qu'il étoit jeune & qu'il ne paroïsoit ni hideux ni féroce. Je l'acoutumai à me voir, avant que d'en aprocher de près. De tems en tems, je lui tendois les Alimens dont j'avois fait provision & qui lui faisoient plaisir. Je tirai même du fond de la Mer plusieurs Fruits (\*), auxquels il

---

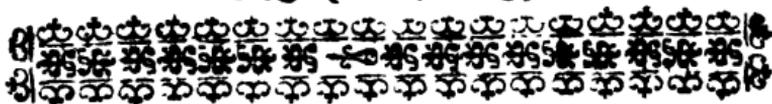
\* *Telliamed* & d'autres Naturalistes ou Voïageurs nous disent, qu'on trouve dans la Mer à peu près les mêmes Animaux & les mêmes Fruits qu'on trouve sur la Terre.

étoit acoutumé; & j'eus soin de couvrir de Branches d'Arbres l'endroit où il étoit, pour le défendre des injures de l'Air.

Un jour qu'il avoit mangé avec apétit, il s'endormit profondément sur l'Herbe & pendant son Someil, je l'emportai dans ma Cabane.

A son réveil, j'observois ses regards & ses gestes & je remarquai son étonnement. Je l'avois ataché, mais de façon qu'il pût se mouvoir avec facilité. Il comença à pousser un cri; qui n'avoit rien de distinct & d'articulé & il fit quelques efforts pour se sauver. Se voiant arrêté, il versa quelques larmes & me regardoit d'un air de compassion, come pour me demander la liberté. Il se plongeait ensuite dans une profonde rêverie & paroïsoit immobile & insensible. Je cherchai à l'égaier par la variété des objets que je lui présentois; mais rien ne parut le surprendre d'avantage; que de voir son Image & la mienne dans un Miroir. Il s'en aprochoit & se reculoit tour à tour, & faisoit divers signes qui marquoient une conoissance confuse:

*On donnera la suite le Mois prochain.*



## AUX EDITEURS

*Sur les Mémoires de S E T Y.*

**Q**ue la Mode, Maitresse Souveraine des Pompons, gouverne nos Meubles & nos Habits, l'on ne lui Dispute point un empire qui semble lui être destiné ; mais qu'elle pousse son Ambition jusqu'à décider des Ouvrages de Littérature, le Savant s'en offense, peut-être avec raison, & malgré cela n'est point à l'abri de ses insinuations ; Témoin la fureur d'aujourd'hui pour les Ouvrages *Anglois*. Tout ce qui nous vient de cette Nation nous paroît parfait, & en effet, il y a peu de médiocre dans les Livres qu'on nous a traduits de cette Langue, quoique la plupart aient perdu en les traduisant ; l'on voit par tout briller le feu de cette Nation spirituelle: Quelle grandeur dans leurs Sublimes! Que de profondeur dans leur Politique, & d'agrément dans leurs Badins!

Les *François* même, qui se piquent de réussir le mieux en Brochures, ne sauroient en aprocher ; l'*Anglois* peint la Nature telle qu'elle est ; le *François* come elle voudroit paroître. Peut-on rien voir de plus charmant que *Clarice*, l'*Orpheline Angloise*,

*Grandisson* \* & quelques autres de ces mêmes Auteurs !

Après eux je n'ai guères rien trouvé de plus joli en *Anglois* que les Mémoires de *Séty*; soit pour la beauté du Caractère, la diversité des Portraits & la solidité des Réflexions. C'est ce qui m'a engagé, dans le loisir de mes Affaires, d'essayer de le traduire en *François*; honneur qu'on ne lui a sans doute pas fait encore, à cause de sa nouveauté.

Ne cherchant pas à être Auteur, je n'ai pas crû pouvoir mieux employer cette petite Traduction, qu'en la plaçant dans votre Journal, où peut être elle fera plaisir aux Amateurs des *Anglois* & au Public en general. Si elle vous paroît digne d'y tenir place & que j'y voie cet Echantillon, vous aûrés tous les Mois 2. ou 3. Lettres selon leur grandeur.

Du

---

\* *Note des Journalistes.* On reproche, & avec fondement, à l'Auteur de *Clarisse* & de *Grandisson* d'entrer dans un détail de Minuties & d'allonger extrêmement sa Narration. On trouve un Extrait de *Grandisson*, dans le *Mercure de France* du Mois de Janvier dernier, où l'on a cherché à le tourner tout à fait en ridicule. L'on ne sauroit cependant, sans injustice, ou sans une grande prévention, nier qu'il n'y ait bien des beautés dans ces Ouvrages: On en feroit même des Chef d'œuvres en leur genre, en les réduisant à un quart de leurs Volumes.

Du reste, elles deviennent toujours plus intéressantes & ce que je vous envoie ici n'est qu'une espèce d'Introduction nécessaire, pour comprendre les Lettres. Je serai extrêmement flatté, que vous voulussiez me faire le plaisir de les insérer. Je suis &c.

G E N E V E .

D.



## M E M O I R E S

De S E' T Y ou Triomphe de la Fidélité sur les  
Préjugés.

Lettre traduite de l'Anglois.

## I N T R O D U C T I O N .

**M** I S T R I S *Blère*, Fille d'un honête Ministre, fut placée très jeune chez les jeunes Duchesses de R: & fut, par sa Douceur, gagner l'amitié & la confiance de ses Maitresses, qui voulurent qu'elle profitat avec elles de leurs Leçons.

Ce bonheur, quelque parfait qu'il fut, ne l'empêcha pas de l'abandonner, en épousant le Valet de Chambre du Duc, qui étoit d'*Oxford*. Les jeunes Duchesses, quoique fâchées du Mariage de *Mistris Blère*, lui firent cependant un Présent assez considérable,

pour lui permettre d'élever une Boutique de Galanterie, come elle étoit fort adroite pour ses Ouvrages, elle faisoit très bien ses Affaires & mit-tous ses soins à l'éducation d'un Fils unique, qui lui étoit resté de son Epoux, mort peu d'Années après son Mariage. Un Héritage qu'elle fit quelque tems après à *Harborouc*, dans le Comté de *Hortampton*, l'engagea à faire un Voïage dans cette Province. Durant le cours de ses Ocupations, elle logea chez *Mistris Bony*, Fermière du Lord *W*: qui avoit autrefois servi chez lui à *Londres*, où c'étoit fait leur conoissance. Elle eût par là l'ocasion de conoitre ses deux Filles.

L'Ainée, nommée *Séty*, avoit douze Ans, & à cet âge promettoit la beauté la plus parfaite, jointe aux qualités du Cœur & de l'Esprit. Malgré ces Avantages, elle n'essuioit que des mépris de sa Mère, qui se plaignoit, que sa délicatesse l'empêchoit de travailler aux Ouvrages grossiers, où elle l'emploïoit, tandis que la Cadette, beaucoup plus propre aux Ocupations de la Campagne, étoit ménagée.

*Mistris Blère* eut pitié de cette jeune *Païsanne*, dont la douceur & les atentions caressantes la charmèrent, & prenant de l'Amitié pour elle, elle proposa à *Mistris Bony* de l'emmener avec elle. Celle-ci y consentit avec un plaisir, qui monroit son indifférence,

en assurant son Amie, qu'elle ne souhaitoit rien autant que d'être défaits de cette petite Dédicate. Le Fermier en fit de même, par un Principe différent. Il aimoit *Séty*, & la plaignoit; mais acoutumé à fléchir devant une Femme altière & méchante, il n'osoit prendre son parti. Il fut satisfait de la voir aussi bien placée.

Mistris *Blère* ayant fini ses Affaires retourna à *Oxford* plus charmée de sa jeune Compagne, que du bien qu'elle s'étoit acquise en ce Voiage.

*Séty* ne trompa point Mistris *Blère* dans les espérances qu'elle en avoit conçues. D'un Caractère charmant, d'une Adresse extrême & d'un Esprit insinuant, elle gagna l'affection de toutes les Personnes qui la virent.

Mistris *Blère*, enchantée de son Elève, s'appliqua non seulement à lui apprendre son métier, mais poussa la Générosité jusqu'à lui donner les mêmes Maîtres qu'à son Fils, de 5. Ans plus âgé que *Séty*. Elle aprit à écrire, à dessiner, à chanter & même à lire en *François* & en *Italien*; en un mot Mistris n'épargna rien pour la rendre parfaite. Son Fils acoutumé à vivre continuellement avec sa nouvelle Sœur; c'est ainsi qu'il la nommoit, prit bientôt pour elle les sentimens les plus tendres; mais loin que sa Mère désapprouvât son Attachement, elle forma le projet

de s'atacher pour toujours *Séty*, en l'unifiant à son Fils. Ces deux jeunes Gens furent élevés ensemble durant l'espace de 6. Ans, persuadés qu'ils étoient destinés l'un pour l'autre.

Sans être précisément ce qu'on nomme un bel Home, *Damont Blère* pouvoit plaire. Grand, bienfait, un Esprit vif, mais emporté & violent, il s'étoit fait aimer de sa Maitresse, par ses assiduités & sa tendresse & quoique les Sentimens de cette jeune Personne n'allassent pas au delà de l'amitié, n'en conoissant point d'autre, elle crût l'aimer uniquement.

Entre les Personnes, qui admiroient la jeune Villageoise, Mad. *Sidry*, Epouse du Chevalier de ce Nom, eut l'ocasion de la conoitre d'avantage, demeurant dans la même Maison. Elle voulut que *Séty* fit toutes les Leçons avec *Soucty* sa Fille. Elles étoient du même âge & ces deux jeunes Personnes furent bientôt liées d'amitié. *Soucty*, sans être belle, avoit le teint très beau, la Physionomie fine & spirituelle; joignons y un Esprit savant & éclairé, un Caractère excellent, sachant médire sans en faire un métier, & louer sans flatterie; Amie discrète & fidèle, Enemy réservée, ouverte sans trop de naïveté, elle étoit digne de toute l'amitié de notre jeune Paisane, qui avoit assez

de discernement, pour la conoitre & de qualités pour mériter le réciproque. Rien n'altéra la liaison de ces deux aimables Filles jusqu'à ce que *Séty* eut atainte l'âge de 18. Ans.

A cette époque, sa Mère vint la redemander à *Mistris Blère*, qui fit en vain ses efforts pour en savoir la raison; *Mistris Bonny* étoit pressée, & *Séty* n'eut que le Tems d'embrasser sa Bienfaitrresse, les yeux noyés de larmes; de jurer en sa présence à *Dumont* une Confiance éternelle, en lui promettant de lui écrire, & de partir.

## Ire. LETTRE

De SE'TY A MIS SOUCTY SIDRY.

*Du Château d'Harborone ce 1. Juillet.*

Quel aura été, *très Chère Soucty*, votre étonnement à la nouvelle du départ précipité de l'infortunée *Séty*, & lors qu'on n'aura pû vous en aprendre la Cause? Quoique j'aie eû le tems de la demander à ma Mère, & même que je ne sois plus chez elle, je n'en comprends pas d'avantage le motif de l'intèrèt, que prennent mes nouveaux Maitres à une petite Paisanne, qui n'a d'autres qualités que celles qu'elle a reçues de l'Education & des Bontés de *Mistris Bler*, & dans la Compagnie de l'aimable *Mis*

*Sidry*; Faveur que je n'ai méritée que par l'attachement que je leur porte & qui durera autant que ma Vie. Je ferai de même toujours fidèle à mon cher Frère, & je vous prie de l'en assurer, en attendant que je le fasse moi-même.

Aussitôt que je fus en Voiture, ma Mère me dit assez brusquement de mettre fin à mes larmes, n'ayant pas à craindre de retourner chez elle; ajoutant, qu'elle en seroit plus fâchée que moi & que si *Lady W.* ne m'avoit demandée, je n'aurois jamais eû de de ses nouvelles. Etonnée de ce propos, je la priois humblement de m'en donner l'explication; mais elle me répliqua durement, que je pouvois la deviner, n'étant pas portée à se torturer la tête, pour satisfaire mes fantaisies: Sans doute ajouta-t-elle, d'un air ironique, une Fille d'Esprit comè *Séty*, éduquée à *Oxford*, sera plus pénétrante qu'une Paysane acoutumée à la grossièreté. Ha ma Mère!.... Cessés ce Nom *Séty*, me dit-elle, il n'est plus fait pour moi, je dois vous respecter, il m'est défendu de vous avouer pour ma Fille.

Me respecter, chère Mistris! Que cette plaisanterie m'est dure! Toujours vous le ferés. Je voulus l'embrasser; elle me repoussa, m'ordona de me taire, & ne parla durant tout le Chemin, que pour des choses indis-

penfables. Pendant ce tems je m'ocupois à pleurer. Quel étoit mon fort ! Je quitois une Maitrefle généreufe, à qui je devois tout ; une Amie qui n'avoit pas dédaigné de me combler d'amitié ; un Amant, que j'aimois, pour aller parmi des Etrangers, dont à peine je conoiſſois le nom. Mes larmes n'étoient elles pas naturelles ? Jugés en, chère *Soucy* !

Enfin après trois jours de marche, nous arrivames à la Porte du Château de Milord W. & aufſitôt nous fumes anoncées. L'on nous mena dans une ſuperbe Salle où Milady elle même vint nous recevoir. Elle falua ma Mère de cet air de Protection, qu'ont les Grands dans leurs Politeſſes, mais elle m'embrassa, me loua à Miſtris, l'affura que j'étois charmante, & ſans me doner le tems de revenir de ma ſurpriſe, me mena dans une autre Chambre, où nous trouvâmes deux jeunes Perſones occupées à l'ouvrage. Voilà dit *Lady*, en me préſentant, cette jeune Parente, dont je vous ai parlé, qui fut laiſſée chez nôtre Fermière. N'a-t-elle pas l'air de ſa naiſſance ? Elle parloit François, ne ſe doutant pas que je l'entendiſſe. Les deux Mis me ſaluérent aſſez froidement, & je n'eû, durant le reſte de la ſoirée, pas un inſtant pour être à moi. A peine ai-je été retirée dans la Chambre qu'on me deſti-

noit, que je me suis mise à vous écrire. Je vous prie de communiquer ma Lettre à *Dumont* ou à sa Mère, en les assurant, que jamais leurs bontés ne sortiront de ma mémoire, non plus que les Amitiés que Vous avés faites à vôtre fidèle Amie.

SE' TY BONNY.



## NOUVELLES ACADEMIQUES.

ASSEMBLÉ'E - PUBLIQUE de l'Académie de  
MARSEILLE.

DANS l'Assemblée publique de l'Académie des Belles-Lettres de MARSEILLE, tenue, suivant l'usage, le Jour de la *St. Louis*, M. le Duc de *Villars*, Protecteur de l'Académie, présida à la Séance & en fit en peu de mots l'ouverture.

M. *Guy*, Directeur, prononça un Discours sur l'utilité réciproque du Commerce pour les Lettres & des Lettres pour le Commerce.

On lut ensuite le Poème couronné, dont le Sujet est : *La réunion de la Provence à la Couronne*. Son Auteur est M. *Barthe Fils*, de *Marseille*, qui avoit aussi, au Mois de Mai dernier, remporté le Prix de l'Académie des Jeux Floraux, par un Poème intitulé le *Temple du Goût*. En recevant le Prix des

Mains de M. le Duc de *Villars*, il prononça un fort joli Remerciement en Vers.

Le R. P. *Mène*, Docteur en Théologie, & Prieur du Couvent des Dominicains de cette Ville, reçut le Prix du Discours couronné, dont on fit la Lecture. Le Sujet étoit : *L'Homme est moins grand par ses Talens que par l'usage qu'il en fait.* Il fit son Remerciement en Prose.

M. de *Chalamont de la Visclède*, Secrétaire perpétuel, lut, après cela, les Eloges de M. *Cary*, de M. *Guriu* & de M. de *Belfiunce* Evêque de *Marseille*, Académiciens morts depuis la précédente Assemblée publique.

Le Sujet proposé pour le Prix de l'Année 1756. est cette Question: *Le Bonheur est-il plus commun chez les Grands que chez les Petits!* Les Discours ne doivent-être que d'un quart d'heure ou tout au plus de demi heure de Lecture : Ceux qui excéderont ces bornes seront exclus par cette seule raison. Les Auteurs ne mettront point leurs Noms à leurs Ouvrages, mais une Sentence tirée de l'Écriture Sainte, des Pères de l'Église ou des Auteurs Profanes.

Le Prix que l'Académie décerne est une Médaille d'Or de la valeur de L. 300. portant d'un côté le Buste de M. le Maréchal Duc de *Villars*, Fondateur & Protecteur de l'Académie, & sur le revers ces Mots : *Præ-*

*mium Academie Massiliensis*, entourés d'une Couronne de Lauriers.

L'Académie recomande aux Auteurs des Pièces qui devront concourir, d'éviter soigneusement tout ce qui pourroit les faire connoître avant l'Adjudication du Prix.

Elle avertit aussi, que quoiqu'elle se fut contentée d'exclure les Pièces ou l'on découvroit des Plagiats, elle se propose de les traiter à l'avenir avec moins d'indulgence, & de les faire imprimer, en désignant expressément les endroits pillés.

Les Ouvrages s'adresseront, franco, à M. de Chalamont de la Visclède, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Marseille, Rüe de l'Evêché.

SEANCE-PUBLIQUE de l'Académie Royale des  
Sciences de PARIS.

L'Académie des Sciences tint le 12.<sup>e</sup> Nov. sa Séance-Publicque d'après la *St. Martin*. Mr. de Fouchy, Secrétaire perpétuel, lut les Eloges de feu M. le Maréchal de *Lovendahl*, Académicien honoraire & de feu Mr. *Helvétius*, Associé Vétéran. Mr. l'Abé *Nollet* lut ensuite un Mémoire intitulé; *Examen de deux Questions sur l'Electricité*. M. le *Gentil de la Galaisière* termina la Séance par la Lecture d'un Mémoire sur le *Diamètre apparent du Soleil*.

## SEANCE-PUBLIQUE de l'Académie des Inscriptions &amp; Belles-Lettres.

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres tint son Assemblée-Publique le 14. Nov. Après l'Anonce des Prix, M. le Beau, Secrétaire-Perpétuel, lut les Eloges du Cardinal *Querini* & du Marquis *Scipion Maffey*, qui eurent une aprobation générale.

Mr. l'Abé *Belley* dona l'explication d'une *Camée* antique du Cabinet de M. le Duc d'*Orléans*. Il prouva que cette Pierre a été gravée à l'ocasion des Jeux Séculaires, que l'Empereur *Domitien* fit célébrer. Selon cet Académicien, elle représente une Cérémonie, dans laquelle, suivant l'usage, on distribua des Parfums au Peuple *Romain*, quelques jours avant la Solennité.

A la fin de la Séance, M. l'Abé *Batteux* fit la lecture d'un second Mémoire historique, sur le Principe Actif de la Nature.

Cette Académie desirant, que les Auteurs qui composent pour ses Prix, aient tous le tems d'aprofondir les Matières & de travailler les Sujets qu'elle leur donne à traiter, avertit dès à présent, que le Sujet pour le Prix qu'elle doit distribuer à Pâques 1757. consiste à examiner; *Quel fut l'état des Villes & des Républiques, situées dans le Contment de la Grèce Européenne, depuis qu'elle eût été ré-*

*duite en Province Romaine, jusqu'à la Bataille d'Actium ?*

La même Académie avoit proposé, pour le Sujet du Prix qu'elle devoit ajuger à la *St. Martin* de cette Année, de rechercher :

*Quels sont les Atributs distinctifs, qui caractérisent dans les Auteurs, & sur les Monumens, OSIRIS, ISIS & ORUS ? Quelles pourroient être l'origine & les raisons de ces Atributs ? S'ils avoient tous également raport aux Dogmes de la Religion Egiptienne ? S'ils ont éprouvé, soit en Egipte, soit dans les Pais où cette partie du Culte Egiptien s'est introduite, des altérations propres à déterminer à peu près l'âge des Monumens où ils sont représentés*

Aucune des Pièces envoiées pour le concours, n'ayant paru satisfaisante, l'Académie juge à propos de remettre le Prix & elle propose de nouveau le même sujet pour la *St. Martin* 1757. Comme un des objets de la fondation de ce Prix, faite par M. le Comte de *Caylus*, est d'instruire les Artistes sur le *Costume*, on recomande aux Auteurs qui voudront concourir, de déterminer chacun des Atributs, par les Textes des anciens Auteurs & par les Monumens, de les expliquer avec précision, & d'en suivre les changemens successifs, sans s'écarter du sujet. Le Prix sera double, c'est à dire de 2: Médailles d'Or, chacune de L.500:

PR IX proposé par l'Académie Roïale de  
Chirurgie, pour l'Année 1757.

L'Académie-Roïale de Chirurgie propose pour le Prix de 1757. le Sujet suivant:  
*Dans le cas où l'Amputation de la Cuisse, dans l'Article, paroîtroit l'unique ressource pour sauver la vie à un Malade, déterminer si l'on doit pratiquer cette operation, & quelle seroit la méthode la plus avantageuse de la faire?*

On peut écrire en François ou en Latin & adresser les Ouvrages, francs de Port, à Mr. Morand, Secretaire Perpétuel de l'Académie Roïale de Chirurgie à PARIS.

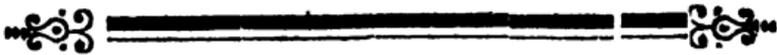
Le Prix est une Médaille d'Or de la valeur de L. 500. fondé par M. de Lapeyronie.

Les Ouvrages seront reçus jusqu'au dernier jour de Décemb. 1756. inclusivement.

L'Académie donera outre cela, tous les Ans, une Médaille d'Or de la valeur de L. 200. à celui des Chirurgiens qui l'aura mérité, par un Ouvrage sur quelque matière de Chirurgie que ce soit, au choix de l'Auteur.

De plus, elle distribuera tous les Ans, cinq Médailles d'Or, de L. 100. chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la Classe des Libres, soit simplement Rencoles, qui auront fourni, dans le cours de l'Année;

un Mémoire ou 3. Observations intéressantes. Ceux qui auront mérité une de ces Médailles en seront informés, par des Lettres particulières du Secrétaire.



## LIVRES NOUVEAUX.

### PROJET

*D'une Encyclopédie réduite.*

**L**E succès de l'*Encyclopédie* paroît à présent bien décidé. Les comencemens de ce grand Ouvrage ont été traversés de plus d'une manière; mais c'est des obstacles même qu'il a tiré sa force, & son acheminement à la perfection. Si le Public avoit d'abord de la peine à doner sa confiance aux promesses des Auteurs de cette vaste Entreprise, aujourd'hui il convient généralement, que ces Auteurs remplissent leurs engagemens de mieux en mieux, à mesure qu'ils avancent dans l'exécution, & que chaque nouveau Volume enchérit sur ceux qui l'ont précédé.

Cependant il reste toujours un inconvénient irrémédiable, dans la publication de l'*Encyclopédie*, c'est le Prix considérable de ce Livre, qui permet à peu de personnes d'en faire l'aquisition, sans compter que la grosseur des Volumes, & l'immensité des détails, ne

convient pas à tout le monde. C'est ce qui a fait naître à des Persones d'un mérite distingué, & d'un jugement sûr, l'idée d'une *Encyclopédie réduite*, où l'on conservat, dans une juste précision, tout ce qui généralement parlant, pout intéresser les Lecteurs qui aiment à s'instruire. Ces mêmes Persones ont proposé à M. *Formey*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale des Sciences de *Berlin*, de se charger de cette réduction. Il a cru devoir répondre à l'invitation qui lui étoit adressée; & il s'est déterminé à mettre incessamment la main à l'œuvre. Il publiera donc, Volume après Volume, l'*Encyclopédie réduite*, de façon qu'il atteindra bientôt les Encyclopédistes; & alors il donera régulièrement un Volume de la réduction, six Mois après que celui du grand Ouvrage auquel il répondra, aura paru.

Cet Abregé, à ce qu'il espère, contiendra véritablement l'essence de l'Original; tous les Articles sans exception y seront, avec les Définitions, les Explications, & les Exemples, qui paroîtront d'une nécessité indispensable; mais l'on supprimera toutes les longueurs de raisonnement, soit en Métaphysique, soit en Jurisprudence, soit en Morale; toutes les Démonstrations de Mathématique, toutes les Manœuvres des Arts; en un mot tout ce qui paroitra n'être pas de

la compétence & de l'usage du gros des Lecteurs. Il y aura abondamment dans ce qui reste, après ces soustractions, de quoi former un Dictionnaire très agréable & très intéressant, qui par la comodité de son Format & la modicité de son Prix, pourra entrer dans tous les Cabinets. Quand ce ne seroit qu'une Table raisonnée de l'*Encyclopédie*, cela devroit suffire pour le faire rechercher; mais le dessein est de le rendre recommandable par d'autres endroits. Comme les *Encyclopédistes* ne sont point infallibles, & ne prétendent pas l'être, on se permettra de retoucher aux Articles, qui pourroient en avoir besoin; & c'est dans cette vue, que M. *Formey* prie tous les Amateurs des Sciences & des Belles-Lettres de fournir, pendant qu'il sera occupé à ce travail, les Corrections, Aditions aux Articles déjà existens, ou Articles même nouveaux, qu'ils croiront propres à enrichir l'*Encyclopédie réduite*. L'on fera honneur de ces Dons à ceux qui le souhaiteront, en mettant leur nom à la fin de ce qu'ils auront donné; & en général l'on distinguera soigneusement tout ce qui sera tiré de l'*Encyclopédie*, d'avec ces secours étrangers, ou d'avec les propres Remarques de l'Editeur. C'est dans la vue d'obtenir les premiers, que l'on fait imprimer ce Projet, & qu'on le répand autant qu'il est possible. Il n'est pas nécessaire de dire, qu'il seroit su-

perflu d'envoyer des Aditions qui fussent contraires à la Religion, au Gouvernement, ou aux bones Mœurs.

L'on compte de réduire chaque Volume *in folio* de l'*Encyclopédie* à un Volume à deux Colones, grand *in octavo*, ou *median in quarto*.

Come l'on n'a pris encore d'arangemens avec aucun Libraire, ceux entre les mains desquels ce Projet tombera, pourront comuniquer à M. *Formey* leurs réflexions sur cette Entreprise & leurs idées sur la manière de l'exécuter.

**M.** *Ostervald*, Pasteur de l'Eglise Françoise de Bâle a doné nouvellement au Public un excellent Ouvrage de Dévotion, qui a pour Titre : *La Nourriture de l'Anie, ou Recueil de Prières pour tous les Jours de la Semaine* &c. L'Auteur y a joint l'*Harmonie de la Passion*, qui renferme les Lectures convenables pour chacun des Jours de la Semaine Sainte, & il a fait précéder le tout d'un petit Traité de la Prière. La Clarté & la noble Simplicité qui caractérisent les Ouvrages de M. *Ostervald*, se font surtout remarquer dans celui-ci. Tout ce qu'il renferme est à la portée de chacun, & est également propre à nourrir la Piété & à en exciter les Mouvements. On ne sauroit trop en recomander la Lecture aux Persones qui se proposent ce

grand But. Il n'est point d'état, de situation, ni de circonstances pour lesquels l'on ne trouve dans ce Recueil, des Méditations utiles & des Prières appropriées. Il est imprimé chez le Sr. J. R. *Im-Hoff*, Libraire à *Bale*.

**L**E même Libraire a aussi achevé l'Impression du Dictionnaire *François & Allemand & Allemand & François* par *François Louis Poetevin*, en 2. Vol. L'on a observé, pour les deux Langues, de l'imprimer dans le Stile le plus pur & selon l'Ortographe la plus exacte. On y a joint tous les Termes des différens Arts, Métiers & Sciences; les Noms des principales Villes, Provinces, Fleuves, Plantes, Herbes étrangères, en sorte que l'on peut regarder ce Dictionnaire de Langues, come l'un des plus complets que l'on puisse avoir.

On pourra trouver ces Ouvrages chez les Editeurs de ce Journal.

**O**N imprime actuellement à *Vevey*, chez *Paul Abraham Chenebié*, un *Mémoire sur les Tremblemens de Terre avec IV. Sermons à cette occasion*, par *Mr. Bertrand M. D. S. E.* des Académies Royales & Littéraires de *Berlin, Gottingue & Leipzig &c.* petit Octavo, qui contiendra environ 200. Pages, en Caractères nets & sur bon Papier.

L'Auteur de ce Livre est connu dans la République des Lettres, par les Ouvrages fort

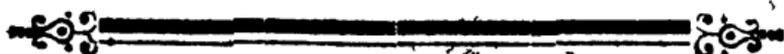
estimés, & en divers genret, qu'il a déjà donnés au Public; ainsi la réputation & la matière du Livre, font deux Garants bien assurés de son succès.

Mr. *Bertrand*, sans se décider sur les Causes physiques des Tremblemens de Terre, après avoir indiqué en peu de mots les principales opinions des Savans, se contente d'exposer les faits & de ramasser les phénomènes, come autant de matériaux qui pourront servir dans la suite à l'Edification d'un Système. Il a eu surtout en vüe les Tremblemens de Terre de la *Suisse* & singulièrement ceux qu'on y a éprouvé en dernier lieu. Il entre dans un détail fort circonstancié de tous les Phénomènes observés le premier de Novembre sur les Lacs & sur les Fontaines, aussi bien que du Tremblement du neuvième de Décembre & de quelques autres moins considérables, qu'on y a dès lors aperçû. Il n'omet pas ce qui est arrivé ailleurs dans le même tems, & qui peut avoir quelque Analogie avec ce qu'on a éprouvé en *Suisse*. Le Mémoire finit par un Catalogue fort curieux d'un grand nombre de Tremblemens de Terre, qu'on a éprouvé en divers tems, dans la *Suisse*, à remonter jusqu'au VI. Siècle.

A l'égard des Sermons, ce qui en fait l'éloge, c'est que les deux premiers aiant été imprimés sur la fin de Décembre passé, peu

après qu'ils eurent été prononcés, l'Édition est déjà écoulée, & c'en est ici une seconde revue & corrigée par l'Auteur. Le 3me. Sermon fut prononcé le dernier Dimanche de l'Année passée, & le 4me. le 19. de ce Mois, Jour du Jeune extraordinaire.

Le Sr. *Chenebié* se propose de tirer à part un certain nombre d'Exemplaires du Mémoire en faveur de ceux qui voudroient avoir cet Ouvrage, sans les Sermons. Le Livre est sous Presse, & l'on compte qu'il sera fini d'imprimer dans le courant du Mois de Mars.



*EN VOI d'une Branche de Laurier, cueillie sur le Tombeau de Virgile, par S. A. R. Madame la Margrave de BAREITH, au ROI DE PRUSSE son Frère.*

**S**ur l'Urne de *Virgile*, un immortel Laurier,  
De l'outrage des tems, seul a sù se défendre,  
Toujours verd & toujours entier.

Je voulois le cueillir, & n'osois l'entreprendre.  
Prévenant mon effort, je l'ai vù se plier,

Et cette Voix s'est fait entendre :

*Aproche, Auguste Sœur du moderne Alexandre ;*  
*FREDERIC, de ma Lyne est le digne Héritier ;*

*J'y joins un nouveau Don, que Lui seul peut prétendre,*  
*Désa son Front, par Mars, fut cinq fois couronné ;*  
*Qu'aujourd'hui, par ta Main, il soit encore orné,*  
*Du Laurier qu'Apollon fit naître de ma Cendre.*

E P I T R E

A Mr. ISAAC ISELIN, Docteur en Droit, pour  
le Jour qu'il fut élu Membre du Conseil Sou-  
verain de la Répub. de Bâle, en Déc. 1754.

LE Sort, cher *Iselin*, aux doctes Sœurs con-  
traire,

Après t'avoir deux fois fermé leur Sanctuaire \*,  
T'ouvre donc aujourd'hui le Palais de *Thémis*;  
Et je te vois au rang de nos *Pères-Conscripts*.  
Le *Parnasse* en gémit, ses *Nymphes* affligées,  
Autour du Dieu des Arts, nonchalemment-rangées  
Exhalent leur douleur, & d'un lugubre ton,  
Redemandent aux Dieux un si cher Nourisson.  
Mais pourquoi ces Clameurs? *Muses*, cessés vos  
plaintes,

Qu'un doux espoir succède à vos injustes craintes :  
*Iselin* vous est joint par de trop puissans nœuds ;  
Sans vous, sans vos faveurs il ne peut-être heureux.  
Non, non, ne craignés rien d'un Arrêt trop sévère,  
Il est fait pour franchir, pour briser la Barrière  
Également nuisible aux Lettres, à l'Etat,  
Qui veut vous séparer d'un auguste Sénat \*\*.  
Il a par vos Leçons obtenu trop de Gloire  
Pour en perdre jamais le goût ni la mémoire.

---

\* *M. Iselin avoit été deux fois d ans l' Election pour être Professeur, & avoit échoué les deux fois.*

\*\* *Les Loix ne permettent pas à un Citoyen d'être en même tems du Grand-Conseil & de l' Université.*

Et lors qu'au Bien-Public il consacre ses Jours ,  
 Tout son espoir se fonde en vos puissans Secours :  
 Aquère-t-on , loin d'eux, cette mâle Eloquence ,  
 Qui toûjours sur les Cœurs exerce sa puissance ;  
 Cette Clarté d'Esprit , ce prompt Discernement  
 Cette Précision , dans le Raisonnement ,  
 Et ce Génie heureux , dont la vaste etendue ,  
 Saïsit tous les objets, dans tous leurs points de vüe?  
 Prodige de ton Siècle , étonant Orateur ,  
 L'honneur de ton Pais & son Libérateur ,  
 Toi qu'un justé Décret a fait , malgré l'envie ,  
 Proclamer le prémier , *Pere de la Patrie* ;  
 Quel titre ! quelle Gloire ! Est-il un plus beau sort ?  
 Ah ! pour le mériter , est-ce trop de la mort ?  
 A qui dois-tu , dis-moi , cette sage Conduite ,  
 Qui de tes grands desseins a fait la reussite ?  
 Aurais-tu sauvé *Rome* , assure son repos ,  
 Et préservé ses Murs des plus horribles maux ,  
 Si come à la Vertu , tes Heures , tes Années ,  
 N'eussent été sans cesse aux *Muses* consacrées ?  
 Allons encor plus loin , perçons la nuit des Tems ;  
 Ouvrons des Nations les Fastes éclatans :  
 Nons trouverons par tout, que les Arts, les Sciences,  
 Du bonheur d'un Etat ont été les Semencés ;  
 Que les plus sages Loix , les plus beaux Réglemens,  
 Sont les fruits précieux du travail des Savans.

Mais quel essain de maux à mes yeux se présente !  
 Ah ! passons tant d'horreus que l'Ignorance enfante !  
 Le Genre-Humain gémit en ces tems ténébreux ;

Que la clarté renaisse, il est toujours heureux.  
 Eloquent *Genevois*, quelle est donc ta manie ?  
 Ni ton Stile enchanteur, ni ton brillant Genie,  
 Ne devoient point, sans doute, être ainsi prophanés,  
 Tu seduis un instant tes Lecteurs etones ;  
 Mais bientôt l'on decouvre, à travers tes Sophismes,  
 Tes Contradictions, & tes Paralogismes,  
 Qu'en ce Discours fameux patri d'absurdité,  
 Tu nous prêches l'Erreur & non la Vérité.  
 Quelle Gloire pour toi, respectable Science,  
 Un grand Roi veut lui même embrasser ta defense :  
 STANISLAS, qui fit voir au sortir du Berceau,  
 Que l'Étude aux Vertus done un lustre nouveau ;  
 Qui dans tous les bienfaits qu'il prodigue sans cesse,  
 Fait briller à l'envi les Talens, la Sageffe ;  
 Stanislas, du Savoir auguste Protecteur,  
 Entre en lice & confond le caustique Orateur.  
 Il est vrai qu'on a vû le Savant téméraire  
 Ofant des chastes Sœurs fouiller le Sanctuaire  
 Faire de ses talens un criminel abus.  
 De quoi n'abusent point les Esprits corrompus !  
 Au savoir la Vertu doit toujours être unie,  
 En être le seul But, le Principe, la Vie.  
 De cette Vérité fortement convaincu,  
 L'on vit, cher *Iselin*, le Savoir, la Vertu  
 Se partager ton Cœur, dès que tu fus en âge  
 De conoitre leurs Droits, de leur prêter homage,  
 Ét constamment soumis à leur sacré Pouvoir  
 De respecter leurs Loix tu te fis un Devoir.  
 Témoin de tes travaux & de leur réussite

Je conois, *cher Ami*, tes Talens, ton Mérite.  
 A tout autre qu'à moi trop long-tems inconnu,  
 Ce Mérite au grand jour n'est point encor venu :  
 Il est tems qu'il paroisse. On t'ouvre la Barrière :  
 Que tu rempliras bien cette noble Carrière  
 Qui s'offre à tes regards ! Tu soutiendras les Loix,  
 Et de l'Humanité tu défendras les Droits.  
 L'oreille inaccessible à de basses Intrigues,  
 Tu chasseras au loin les Cabales, les Brigues,  
 Maux trop enracinés, maux hélas ! trop fréquens ;  
 La honte & le fléau de nos Gouvernemens.  
 Amour du Bien-Public, Amour de la Patrie,  
 Dons précieux du Ciel, doux charmes de la Vie,  
 Eh ! quoi, vous pourriés donc être oubliés un jour,  
 En des Lieux qui devoient fixer vôtre séjour !  
 Préviens, *Ami*, préviens un malheur si funeste :  
 De ces beaux Sentimens ranime ce qui reste.  
 Que tes soins, ton exemple émouvant les Esprits,  
 De tant de Biens perdus nous enseigne le prix,  
 Que nos Concitoyens, aidés de tes lumières,  
 Se rapellant leur Gloire & leurs Vertus premières,  
 Sur leurs vrais intérêts ouvrent enfin les yeux.  
 De l'Amour-propre aveugle, un Esclave odieux,  
 Abusant du pouvoir que l'Etat lui confie,  
 Sans honte, sans remords, en tous tems sacrifie  
 Au bien particulier l'Intérêt général.  
 Bannis de cette erreur l'aveuglement fatal  
 Et mets dans tout son jour cet important Problème,  
*Qui sert bien son Pais, travaille pour soi-même.*

Par un Officier Suisse au  
 Service de France.



Sembloit par son Calcul nous ôter tout espoir ;  
 Mais de nôtre Cité le bienfaisant Genie  
 A montré son pouvoir.

S'il vague en nos Pais un Poste d'importance  
 Qui demande un Esprit éclairé , droit , actif ;  
 Sur le choix des Sujets qu'on met en concurrence  
 Le Peuple est attentif.

L'un redoute du Sort quelque aveugle méprise ,  
 L'autre craint de la Brigue un dangereux éclat :  
 Chacun est alarmé dans ce moment de crise  
 Et tremble pour l'Etat.

Celui que dans leur Cœur les Citoyens choisissent ,  
 Joint à mille Vertus , des Talens accomplis :  
 Si les Voix & le Sort pour lui se réunissent ,  
 Tous les Vœux sont remplis.

Quel charme , *Cher Ami* , pour ton Ame sensible ,  
 De voir , lors que le Ciel te comble de bienfaits ,

*déclarer pour M. Iselin, ce qui doubla le hazard. Il n'est pas besoin que j'avertisse que le Newton de nos jours, que j'introduis ici, n'est autre que M. Daniel Bernoulli. Ce grand homme trouva des la IVme. fois, quelque chose de surprenant dans le bonheur de M. Iselin, & comme ce même bonheur qu'on trouvoit si marqué, faisoit présager à toute la Ville, aux aproches du jour destiné à l'Election du Secrétaire du Sénat, que ce Poste y mettroit la dernière main, M. Bernoulli en voulut calculer le hazard, & trouva que M. Iselin l'emportant pour la cinquième fois, on pourroit parler d'entrée de jeu, à un homme qui voudroit courir le même hazard, 15. 551. contre un, qu'il y échoueroit.*

Le Peuple partageant cette faveur visible,  
Tant de Cœurs satisfaits.

Les Vertus quelquefois peuvent être acablées  
Mais le Ciel leur réserve un Destin plus heureux ;  
Déjà même il répand ses faveurs signalées,  
Sur les seuls Vertueux.

Si le Sort, *Iselin*, à ce point t'est propice  
C'est qu'avide du vrai, détestant les erreurs  
Tu conservas toujours, dans ce Siècle du Vice  
La pureté des Mœurs.

Rangé sous les Drapeaux de la Philosophie,  
Aux Sciences, aux Arts, tu vouas ton Printems ;  
Consacre désormais à la chère Patrie

Le reste de tes Ans.

Nourri dans le travail, tu ne prends point d'alarme  
Des peines, des travaux qu'on exige de toi ;  
En Citoyen zèle tu trouveras des charmes  
Aux soins de ton Emploi.

Je vois dans l'avenir l'éclat qui t'environne ;  
La Vertu te conduire, & ton Cœur généreux  
Employer le crédit que ta Charge te donne  
A faire des heureux.

Pourras-tu supporter l'entière décadence  
D'un Corps dont nôtre Etat retira tant d'honneur \*

---

\* *L'Université.* Je ne prétens pas donner ici la moindre atteinte à la Gloire dont ce Corps respectable jouit encore aujourd'hui. Les Hommes célèbres qui l'illustrent, ne lui laissent rien à désirer à cet égard. On voit seulement avec peine, que la partie de nos

Non, non, tu lui rendras, en prenant sa défense

Son antique splendeur.

Tu ne souffriras point qu'on abaisse la Gloire

Des Arts, dont tu suivis l'utile & douce loi ;

Rappelle seulement, rappelle en ta mémoire

Ce qu'ils ont fait pour toi.

En te voyant fournir ta Carrière brillante

J'éprouve dans mon Ame un doux ravissement.

Ah ! que de Pamitié la douceur est touchante,

En un pareil moment.

Que dans nos tendres Cœurs, ce saint Nœud qui nous lie

Soit s'il se peut encor, par le Temps raffermi :

Et malgré les travaux, qui vont remplir ta vie,

Souviens-toi d'un Ami.

*Citoyens, qui par leur naissance & l'aisance dont-ils jouissent, sont le plus à portée de recevoir une bonne Education & de devenir par là des Membres choisis de la République des Lettres, dont notre Etat a fourni un si grand nombre, montrent depuis quelque tems un éloignement des plus marqués pour les Chaires de Professeur, qui ont donné jusqu'à présent tant de considération à ceux qui les remplissoient. Une des principales causes de ce dégoût, dont les suites peuvent devenir très fâcheuses, vient de la Loi qui ne permet pas qu'un Citoyen soit en même tems des 200. & Professeur. Il y auroit encore bien des choses à dire sur ce sujet, mais ceci suffit pour justifier mes craintes sur la prochaine décadence d'un Corps, pour lequel nous manquons de reconnoissance.*



Le COQ ☉ la CIGALE.

F A B L E.

UN Coq chantoit , puis il gratoit la Terre ,  
 Une Cigale dit ; Passe encor de chanter ;  
 Mais un Garnd, tel que vous, n'est pas né pour grater.  
 Ainsi parle un Sot , mais il erre ,  
 Répond l'Animal emplumé :  
 Eh ! que ferois-je donc , si j'étois enrhumé ?  
*Le plus vil des Métiers n'a rien qui deshonore ,  
 Et ne pas s'ocuper est cent fois pis encore.*

---

E N I G M E.

Sous tes yeux , cher Lecteur , je comence à  
 paroître ,  
 Au caprice je dois & mon Nom & mon être.  
 Je suis utile aux Grands, aux Empereurs, aux Rois,  
 La République même est soumise à mes Loix.  
 Impossible en *Asie* , ordinaire en *Afrique* ,  
 Dans l'*Europe* , je règne ainsi qu'en *Amérique*.  
*Alexandre* sans moi n'eut jamais existé.  
 Du Mensonge Enemi , j'aime la Vérité.  
 J'abandonne le Peuple & l'Eglise & le Pape ;  
 J'aime les Cordeliers , je protège la Trape ;  
 On me voit chez les *Grecs*, les *Hébreux*, les *François*.  
 En servant le Repos , je me prête aux Procès.  
 Je méprise la Fable & protège l'Histoire :  
 Je suis toujours de près le Meurtre & la Victoire:  
 Je me trouve partout au milieu des Revers ,  
 Dans le sein du Bonhêur & même dans ces Vers:

T A B L E.

<i>D</i> iscours sur le Jugement de Salomon.	131
— sur ce Sujet; Léquel fait le plus de tort à la Société l' Ambition ou la Paresse.	146
Réflexions sur le Bonheur.	172
Essai sur les Comparaisons.	184
III. Lettre à l' Auteur de la Difficulté proposée aux Metaphysiciens.	193
Aux Journalistes, en leur envoiant l' Histoire d'un Hermite & d'un Home Marin.	209
Histoire d'un Hermite & d'un Home-Marin.	216
Aux Editeurs, sur les Mémoires de Sétý.	225
Mémoires de Sétý ou Triomphe de la Fidélité sur les Prejuges, Introduction.	226
Ire. Lettre de Sétý à Mis Souctý Sidý.	231
Séance de l' Academie de Marseille.	234
— de celle des Sciences de Paris.	236
— de celle des Inscip. & Belles-Lettres.	237
Prix de l' Academie Roiale de Chirurgie.	239
Livres Nouveaux.	240
Envoi au Roi de Prusse.	246
Epitre à M. Ifelin, sur son Entrée dans le Conseil Souverain de Bâle.	247
Ode au même.	251
Le Coq & la Cigale, Fable.	255
Enigme.	255

CONSTANTINOPLE est le mot du Logogri-  
phe de Janvier.